



LA VIE PROTESTANTE

NEUCHÂTELOISE

Dossier Les dieux du stade

L'argent qui coule à flot, l'adulation: les vedettes du sport font voler toutes nos valeurs en éclats



EXPO 02
Les Eglises y seront



Corruption
Que faire face à ce fléau?



Ciao, pantin...

Il était une fois... Ça commence tel un conte de fée. C'est l'histoire d'un petit poucet au visage angélique qui a vu le jour voici quatre décennies d'un famille argentine des plus modestes. Un gosse comme il en naît des flopées dans les banlieues défavorisées des mégaloilles de l'hémisphère Sud. Un de ces loupiots aux airs gavroches qui apprennent la vie en bandes dans la rue, qui finiront cireurs de souliers, vendeurs de journaux ou laveurs de bagnoles, si tout va bien. Dealers, casseurs ou voleurs à la tire si le destin se montre moins bien luné. Un de ces moutards qui savent à peine lire, qui ne voient guère plus loin que l'heure à venir, et sourient sans trop d'illusions de leurs projets de devenir footballeur, vedette du showbiz ou dictateur...

Sauf que, celui-ci, la Providence lui a insidieusement donné les moyens de réaliser ses ambitions insensées, investissant ses jambes d'une dose insolente de génie. D'un ballon, ce graillon, à l'instar d'un magicien, fait ce qu'il veut. Et voilà que, comme la citrouille se transforme soudain en carrosse, le rejeton du bidonville, à peine la puberté atteinte, accède au rang, non pas de prince charmant, mais d'étoile: à l'éclat d'abord local, puis national, bientôt planétaire. Il n'a pas vingt ans, ce bonhomme de pâte encore chaude, que les clubs les plus prestigieux, les médias, les sponsors, les agents appâtés par l'odeur du gain, virevoltent autour de lui. Des contrats mirobolants, la promesse d'une notoriété éternelle sont déposés à ses pieds. Lui, qui n'avait jamais le moindre peso en poche, qui ne connaissait rien en-

dehors des limites de son quartier. Lui, le mouflet né de nulle part, promis à pas d'avenir, voit d'un coup tous les projecteurs braqués sur sa frimousse candide, et s'entend affubler du qualificatif de «phénomène».

«Lui qui n'avait jamais le moindre peso en poche!»

«El pibe de oro» - le gamin en or: quelques brassées de millions de dollars plus tard, le voici débarquant dans la ville qui le voudra immortel. Naples, une cité qui lui ressemble, où se côtoient le pouvoir et la richesse occultes, le crime et... la misère la plus crasse. Naples, le seul tiers-monde d'Europe occidentale, Naples a subitement son roi, l'unique, celui qui va lui permettre de prendre enfin sa revanche sur la monstrueuse arrogance «du Nord», sur le reste du monde! Instantanément, ils accourent, par dizaines de milliers chaque dimanche, hypnotisés, hallucinés, possédés, pour hurler leur bonheur aux exploits de leur dieu vivant. Diego: l'idole, le seul sujet de préoccupation. Diego, qui dicte sa respiration à une ville, à un peuple, à une planète. Diego, petit prince, haut comme trois pommes, à qui toute une génération de Napolitains va emprunter le prénom. Diego...

Mais, le conte ne s'arrête pas là: le lutin ne sera pas, loin s'en faut, selon la conclusion habituelle «heureux en ayant beaucoup d'enfants». Diego, le héros adulé, a un grave revers à sa médaille: il est humain, donc faible, faillible. La démence de la gloire, les valeurs chamboulées, l'impossibilité de s'appartenir ne serait-ce qu'un ins-

tant... Celui à qui l'on prête le talent de Dieu ne peut esquiver la montagne qui fond sur lui. Et Diego, celui qui est demeuré dans le fond le même de Buenos-Aires, se cache pour pleurer, pour tenter d'apaiser le chaos qui l'assaille. Aux larmes, bientôt insuffisantes, succéderont les lavages de cerveau volontaires, répétés à un rythme endiablé: Diego sniffe, jusqu'à exploser, Diego anesthésie le mal qui l'électrocute. Il cherche en vain dans sa neige les moyens de gérer l'incommensurable angoisse qui le traîne aux portes de la mort. Diego, marionnette emblématique d'un système qui, au nom d'une prétendue passion, broie sans scrupule. Diego l'innocence brûlée, Diego noyé, écrabouillé, déchiqueté par les rêves qu'il engendrait. Diego, qui sans le savoir a vendu son âme pour quelques goals...



Maîtres-mots

*” Sans en avoir l'air
J'évite les courants d'air
T'as l'air d'être au courant
Mais comment te faire taire
L'air de rien dans l'air du temps
Je me détends
Même si tu déteins
Juste de temps en temps
L'air de rien tu perds ton temps
L'une ou l'autre joue je tends”*

Vanessa Paradis, L'air du temps



Pour qui, pourquoi, comment?

Nous vivons dans une société du spectacle dont le sport est, avec le showbiz, la jet set, la politique, l'un des principaux composants. Conséquence: une imposante masse spectatrice vit en partie par procuration des «performances» diverses d'une infime minorité actrice. «*On nous zinedinezidane, on nous marion-jones...*», pourrait fredonner aujourd'hui Alain Souchon. Mais, ce faisant, toujours selon la chanson, est-ce qu'on ne nous inflige pas des désirs qui nous affligent, en nous prenant un peu pour des c...?



Combien «*vaudront-ils*» une fois adultes aux yeux du système?...

Du pain et des jeux: nous y (re)voilà! La formule du poète latin Juvenal, dans son œuvre *Satires*, date de deux millénaires, et en deux mille ans, elle n'a, ô désolation, pas pris la moindre ride. Elle demeure d'une affligeante actualité: à croire que l'humanité, malgré l'accès au savoir, malgré les nombreux développements scientifiques, les progrès sociaux, malgré aussi Hiroshima, les premiers pas sur la lune, le sida, le clonage, Tchernobyl, et j'en passe, malgré tout cela, cette humanité n'a pas bougé d'un iota. Fixée, rivée, vissée dans ses starting-blocks! On tourne en rond à la case départ! Depuis vingt siècles, les seuls changements intervenus sont d'ordre technique: l'arène s'est muée en petit écran, et les gladiateurs, martyrs de cirque et autres conducteurs de chars sont

désormais déguisés en panneaux publicitaires ambulants à la solde de sponsors qui dictent en despotes leurs plus insignifiants faits et gestes - nos braves skieurs doivent ainsi, à peine la ligne d'arrivée franchie, exhiber de façon grotesque, comme si leur combinaison avait pris feu, la marque des lattes qui les a vus dévaler les pistes; nos hockeyeurs, du moins ceux baptisés «key players», subissant les caprices d'une banque, sont contraints d'arborer, sans crainte du ridicule, un casque argenté ou doré qui les désigne comme les meilleurs des meilleurs...

A la pêche aux «gros»!

Pour le reste, malheureusement pas d'évolution. Que demande le peuple - ou plutôt, que s'escrime-t-on à faire demander au peuple? Invariablement la même chose: de pou-

voir se goinfrer en contemplant une poignée de branquignols qui s'époumonent à triompher... de qui, de quoi, au fait? Aujourd'hui, les

«Que demande le peuple - ou plutôt, que s'escrime-t-on à lui faire demander? Invariablement la même chose: de pouvoir se goinfrer en contemplant une poignée de branquignols qui s'époumonent à triompher...»

équipes, notamment celles de football, sont confectionnées au gré de l'offre proposée par un «mercato», ainsi qu'on l'appelle communément - en français, un marché, terminologie particulièrement adaptée, qui suggère bien ce qu'elle veut dire. Un «mercato» dans lequel les «gros», entendez ceux qui ont le plus d'argent, sont bien entendu servis les premiers. A eux reviennent les «morceaux de choix»! Et à l'instar de ce qui se passe sur un marché traditionnel - en l'occurrence, on est plus près du supermarché de luxe -, ces nantis viennent faire leurs emplettes à la façon d'un restaurateur qui s'approvisionne en ingrédients nécessaires à la réalisation de ses menus: un fond de robustesse par-ci, une dose de technique pour donner du goût, du réalisme et de la clairvoyance à revendre - on n'en met jamais trop! -, une pincée de vivacité pour corser et lier le tout, et, cerise sur le gâteau - c'est le secret d'une recette réussie -, un élément qui a «le sens inné du but», un félin, un «chasseur», une terreur des pelouses, qui confèrera son volume à la «pâte»!... Durant les transactions,



comme pendant les matches, tous les coups sont permis, on s'arrache la marchandise à la criée, comme, sur le quai, à l'arrivée de la pêche. On fait ses comptes, on troque, on rabiote ici, on gonfle là, on tente de flairer le négoce juteux: business is business! On mise, on casse les prix, on brade, on achète pour revendre à la faveur d'un bénéfice: pensez, on est entre hommes d'affaires. Certains font monter les enchères, on fait mine de s'engueuler, on se regarde de coin, mais malgré les menaces, les défis lancés à la cantonade, les prétendues haines ou rivalités ancestrales qui se régleront lors de «mémemorables derbies», malgré les «jackpots» qui tantôt ont permis de décrocher la lune, tantôt nous sont passés sous le nez, on se quitte «bons amis» - songez, entre «hommes du monde» -, se jurant tout sourire qu'on se retrouvera sur le terrain, et que «là, on verra»: show must go on, quoi qu'il arrive. C'est la règle.

«A renfort de superlatifs et de formules chocs, les médias se gargarisent, se repaissent des hoquets de ce commerce qui n'est pas sans rappeler celui des négriers de jadis»

Le «combat» des chefs

Et le théâtre des transferts fait partie dudit show: les médias, friands de sensationnalisme, n'en perdront pas une miette. A renfort de superlatifs et de formules chocs, ils se gargarisent, se repaissent des hoquets de ce commerce qui n'est pas sans rappeler celui des négriers de jadis; ils n'épargnent aucun détail du bras-d'acier féroce qui oppose tel sombre requin de la finance, soudain désireux d'investir dans le sport, à tel président de club aux dents non moins acérées pour l'acquisition d'un simple charlot à peine sorti de l'adolescence, dont l'unique intérêt, à leurs yeux, est de bien manier qui le ballon, le puck, qui la batte, le guidon ou la raquette. Des titres à sensations dégoulinant de toute la presse, des zéros comme s'il en



Photos: P. Bohrer

pleuvait au bas d'un chèque, des flashes partout, des déclarations tapageuses, des promesses de résultats «garantis»: tout le monde il est beau, gentil, plein aux as... Tout le monde il va gagner - ce qui est de loin le plus important -, et le petit peuple peut dès lors dormir sur ses deux oreilles. Les fins de mois difficiles, l'ainée qui se drogue et le cadet qui voyoute, le boulot abrutissant, les années qui filent sans grande signification, la planète qui s'engluie: rien à battre, oublie! Rien n'est grave, du moment que le «zorro machin», le champion de service, le superman des stades, celui que tous les autres réclamaient, est venu «chez nous», qu'il va inmanquablement transcender nos bleus, nos blancs, nos verts, qu'importe la teinte de leurs maillots, qu'il va en faire une armada invincible, capable d'écraser, de ridiculiser ses rivaux. Et les succès de ces rouges, de ces jaunes - qu'importe encore qui ils sont, combien et par qui ils sont payés, pourvu qu'ils «plantent» -, ces succès seront aussi les nôtres. Ils nous serviront de revanche, sur une vie pesante et insipide, sur une absence de perspectives, sur l'impossibilité de nous sentir, de nous savoir quelqu'un.

Que j'oublie...

Alors, cours, bonhomme, fais-moi rêver! Cours, vole, fais virevolter le numéro que tu portes dans le dos aux quatre coins du terrain. Cours, que je puisse exorciser le trop-plein de hargne, d'inconsistance qui me brûle. Cours, danse-leur sur le ventre, terrasse-les. Cours, tape, jongle, dope-toi jusqu'aux yeux s'il le faut. Cours, glorifie ce maillot qui sert de linceul à mes illusions. Cours, ne t'arrête pas, jamais: tes prouesses sont l'unique remède à ma peur, viscérale, de me regarder en face.

Laurent Borel ■



Des *dérappages* du système

Des chaînes de télévision qui lui sont intégralement vouées, des méga-événements exigeant des investissements colossaux, des industries qui affichent des chiffres d'affaires dépassant l'entendement: le sport occupe désormais au quotidien une place et un rôle disproportionnés. Au point de risquer de nous faire perdre tout sens des réalités. Attention, danger!



Sommes-nous à l'ère du «n'importe quoi», qui pourrait augurer une fin de civilisation que nombre d'indices semblent présager? A écouter nos gosses tambouriner sur leurs consoles de jeux électroniques en claironnant qu'il ne leur reste plus que X vies, on serait en droit de le craindre. Mais bon, il ne s'agit en l'occurrence que d'une vue plus ou moins amusée (et «amusante») de l'esprit infantile. A lire ce que les développements de la technique, relative notamment aux manipulations génétiques, sont susceptibles de nous promettre comme demain, un doute plus sérieux s'installe. Mais bon, une fois de plus, montrons-nous confiants: après tout, ce n'est encore (vraiment?) que de la science-fiction.

Le sport, en revanche, celui dont nous gavent - et c'est un euphémisme - les médias, est l'auteur, lui, d'une série d'inepties graves, mais bien réelles et présentes. Que la moitié de la planète aie les yeux rivés sur une finale de football, cela peut se concevoir. Qu'une poignée d'athlètes soient, avec quelques top models, chanteurs ou

acteurs, appelés régulièrement à donner leur avis et à servir de référence sur la marche de l'humanité, passe encore. Que les frasques amoureuses, les pépins de santé ou les états d'âme de la moindre des stars du ballon fassent les unes des journaux, induisant l'idée que rien d'autre n'a de véritable importance, on ne s'insurgera toujours pas - bien que... Mais que les chiffres régissant l'univers du sport, qui sont quotidiennement offerts en pâture à un peuple béat, deviennent une valeur-étalon, qu'ils puissent de surcroît être articulés sans honte ni scrupules, tout cela révèle un système qui a littéralement sombré dans la folie. L'énumération exhaustive de ces pertes de maîtrise répétées serait par trop fastidieuse. Du récent montant de transfert du footballeur portugais Luis Figo, aux primes ponctuant certains «combats du siècle» - ils sont tous prétendument du siècle - de boxe, sans oublier les revenus mirobolants du basketteur américain Michael Jordan, on croit être soudain victime d'hallucinations.

Mais, trêve de disperser, concentrons-nous, espace réduit oblige, sur le

seul «cas Hingis», notre Martina, notre prodige national, sans aucun doute, et de loin, la figure la plus connue de Suisse. Un quotidien romand révélait il y a quelques semaines que notre ex-angelote saint-galloise, notre Heidi des courts qui est pratiquement née avec une raquette en mains, que notre douce enfant modèle, obéissant si docilement à sa maman, «pèse» à l'heure actuelle la bagatelle de... vingt-quatre, vous avez bien lu vingt-quatre millions de francs par année. Vingt-quatre «briques», ou, si vous préférez, deux millions par mois! Pour taper, certes avec un talent indéniable, dans une balle, et s'efforcer d'avoir l'air le plus naturel possible en affirmant qu'elle adore conduire la voiture «truc», qu'elle ne boit que l'eau «chose» ou qu'elle ne saurait vivre sans une montre «bidule» à son poignet. Vingt-quatre millions: rendez-vous compte, c'est plus que le plus gros «gros lot» de la Loterie à numéros. Vingt-quatre mille billets de mille francs chaque année, qui équivalent à pratiquement 80'000 francs de salaire par jour! Et on vous annonce ça comme on vous donne les prévisions de la météo!

Vingt-quatre millions, pour une «gosse» - cela dit sans mépris - d'à peine vingt ans, dont le mérite consiste, rappelons-le en soulignant les proportions, à retourner, volleyer, servir, smasher...

«*Tant mieux, ou tant pis, pour elle*», rétorqueront certains. Non sans raison. Mais conscients tout de même, espérons-le, de l'énormité des sommes évoquées. Pas besoin toutefois de la

«Pratiquement 80'000 francs de salaire par jour! Et on vous annonce ça comme on vous donne les prévisions de la météo!»



Photos: P. Bohrer

Dans le cyclisme aussi, les sommes sont astronomiques

défendre: ce n'est pas Martina Hingis en tant que personne qui est en cause, mais le système qui permet et engendre pareille démesure.

Le même quotidien romand, quelques jours auparavant, annonçait, avec beaucoup moins d'emphase - on se demande bien pourquoi... - qu'un géant hel-

vétique de la vente de détail venait de décider, ô grandeur, ô générosité, de ne plus verser à ses employés de salaires mensuels inférieurs à... 3000 francs! En voilà une qu'elle est bonne, et qui aurait combien pu prétendre à la manchette des canards, si soucieux de nouvelles réconfortantes. 3000 balles, dans la Suisse d'aujourd'hui, pour une quarantaine d'heures hebdomadaires: à quelques centimes près, cela fait... 17 francs de l'heure! A ce tarif-là, n'en déplaise à notre championne du lob et du passing shot, on va à pied en laissant la voiture «truc» dans la vitrine du garagiste, on boit de l'eau du robinet et on économise pour s'offrir une breloque à quatre sous.

Le drame avec notre système - le sport n'est pas l'unique domaine dans lequel il sévit de la sorte -, c'est qu'il justifie, banalise l'indécence, d'où qu'elle vienne.

Laurent Borel ■

On va *gagner!*...

En délire, le public; martyr, le pauvre type appelé à arbitrer les... «débats»; électrique, l'ambiance. Le tout risolé par des intermèdes musicaux aux rythmes «endiablés». Les ingrédients qui composent aujourd'hui le spectacle sportif ont un goût, savamment calculé, de cocktail explosif. Reportage dans le vif du sujet.

Ils étaient près de 5000, 5000 «fans» comme on les appelle, à avoir pris le chemin du Stade de glace, à Bienne, ce mardi pluvieux du mois de janvier dernier. Mais qu'était donc venu chercher une telle foule? Comment expliquer que ce «phénomène social» passionne à ce point? Car, il faut bien le reconnaître: aucune autre manifestation, de quelque ordre que ce soit, qu'une rencontre de hockey sur glace ne parvient à attirer autant de monde à Bienne. Ils sont là, agglutinés dans les gradins: du bambin accompagné de ses parents, flanqué d'un (trop) grand maillot et d'une écharpe aux couleurs du club, au vieux monsieur qui ne manque aucune partie depuis des décennies; de l'adolescente collectionnant les badges de ses joueurs préférés au couple bon

chic bon genre, en passant par la personne en chaise roulante. Ils ont tous les âges, et qu'importe leur langue ou leur milieu social, ils sont venus pour communier à travers leur «amour» du puck.

Douche écossaise

Le lieu, le «temple», de prime abord, a une allure un peu froide et austère, mais il peut, le temps d'un éclair, se transformer en un «chaudron» bruyant et coloré. Frénésie contagieuse d'une foule qui se lève, se rassied, hurle, tape des mains, encourage, siffle, bref qui vit le match, oubliant bien souvent alors son quotidien. Tension perceptible, déception apparente, gestes de colère manifestés, et soudain exultation suite à un renversement de situation inespéré, allégresse après la vic-

toire, tristesse si la défaite est au rendez-vous: le supporter est susceptible, au cours d'une seule soirée, de décliner toute la gamme des émotions possibles. Et le passage d'un sentiment à l'autre peut être extrêmement rapide. A témoin, la rencontre opposant Bienne à Lausanne, deux des ténors de la Ligue nationale B, ce fameux mardi frais et humide de début d'année. Longtemps mené à la marque, le HCB, à force d'obstination, égalise à un but partout. Le Stade, comme à chaque réussite de ses favoris, semble trembler sur ses bases; un tonnerre de cris et d'applaudissements retentit tandis qu'un immense drapeau à l'effigie de l'équipe locale, se déploie au-dessus de la tête des supporters, les noie dans la joie et la conviction qu'«ils» vont l'emporter. La banderole, emblè-



Photos: P. Böhrer

me du lieu, en frémit d'aise. Ah, si elle pouvait délirer, elle aussi... Elle qui clame haut et fort la devise de tout ce petit peuple rassemblé: «*Fiers d'être Biennois*».

Les chants d'encouragement reprennent de plus belle, alors que sur la glace, les débats se font plus musclés. Le jeu s'enflamme, l'ambiance devient presque assourdissante. Et ce puck qui file de gauche et de droite à la vitesse d'une bille de flipper. Dans les rangs biennois, la liesse sera de courte durée: Lausanne, qui ne perd pas ses nerfs, vient de reprendre l'avantage. Explosion de joie chez les uns, mutisme et désappointement chez les autres. Allez Bienne: on remet l'ouvrage sur le métier. On ne va pas

baisser les bras, que diable! La partie demeure extrêmement serrée, et peut basculer à tout instant. Et ce puck, ce maudit puck qui ne veut toujours pas entrer dans le «bon» goal. On hurle, on s'arrache les cheveux, on implore, on s'en prend à la providence, à la chance qui, une fois encore, nous boude... La tension est à son comble, aussi bien dans l'arène que parmi les gradins.

Cardiaques s'abstenir!

Et puis, coup de massue: tandis qu'ils faisaient le forcing pour arracher une seconde égalisation, les Seelandais ont encaissé un troisième but, sur contre-attaque. Un poignard dans le dos! A dix minutes du terme, les visages se

crispent dans le public, les regards se font de plus en plus inquiets. Les Vaudois sont maîtres dans l'art de casser le jeu, de temporiser, d'exploiter la moindre erreur. Pas d'inattention surtout! «*Allez, on presse, les gars! On donne tout ce qu'on a dans le ventre!*» Les secondes ne cessent de s'égrener: à croire que la pendule a mis la surmultipliée!... Tout paraît perdu, à moins d'un... miracle. Traduisant un mélange de tristesse et d'irritation, quelques sifflets, quelques noms d'oiseau se font entendre à l'encontre de l'arbitre. Le match est promis à une fin sans histoire, lorsque soudain, l'espoir, déjà enterré, renaît! Le public saute sur place, on s'embrasse, on serre les poings, on fraternise: un joueur biennois vient de trouver le chemin des filets. Les nôtres vont-ils parvenir à renverser la vapeur? On croise les doigts, on gueule, on les exhorte à puiser au fond de leurs entrailles pour jeter leurs dernières forces dans ce qu'il faut bien appeler «la bataille». On veut y croire, en dépit du peu de temps encore à disposition. Et puis, nouveau feu de paille:

«Les secondes ne cessent de s'égrener: à croire que la pendule a mis la surmultipliée!... Tout paraît perdu, à moins d'un... miracle»

une erreur, fatale, et tout s'écroule. Cette fois-ci, c'en est trop, ils ne reviendront pas! La défaite n'a plus qu'à être consommée.

Pas de tour d'honneur, ce soir, pour les locaux. Les équipes défilent en se serrant sportivement la main, et seuls les Vaudois ont droit à un instant de communion avec leurs fans. Ceux-ci ont fait plus de cent kilomètres pour venir encourager leur équipe. Libérés, ils laissent éclater leur allégresse, savourant pleinement la performance de leurs héros. Rideau!

Lentement, la patinoire se vide. Certains vont prolonger dans un bistrot, d'autres préfèrent rentrer tout de suite: c'est boulot demain. Des mains se serrent, on agenda déjà le prochain match. Certes, on est un peu déçu, mais assurément, la prochaine fois...

Véronique Müller ■



Tu seras une *star*, mon fils!

Toujours plus haut, toujours plus fort surtout: c'est devenu le leitmotiv de la plupart des sportifs, et partant de ceux qui forment, entraînent des enfants. Gagner, encore et toujours, être sans cesse compétitif: à croire que l'épanouissement de la personne implique systématiquement la recherche d'être plus performant que l'autre, considéré dès lors d'abord et avant tout comme un adversaire, à battre. Cette mentalité, qui ne s'exprime d'ailleurs pas que dans le sport, n'est-elle pas dans le fond réductrice, emprisonnante? Réflexion du théologien bernois Maurice Baumann.

Aujourd'hui, la performance sportive a droit à tous les honneurs. Elle a bonne presse. Sa valeur est évidente. Ses vertus sont reconnues et bien connues: elle est vénérée, médiatisée et, détail non négligeable, financièrement récompensée. Tout commentateur sportif vous livrera, sans scrupule et au moyen d'un vocabulaire militaro-religieux, une justification éloquent de la performance sportive. Son sens réside dans le combat visant à dépasser ses propres limites. Elle est le résultat d'un esprit de sacrifice et d'une discipline rigoureuse. Elle célèbre les capacités humaines s'exprimant dans le cadre d'une saine compétitivité. Elle est une école de la vie avec ses risques et ses revers. Elle endure le corps et forge le caractère. Elle rassemble dans une fraternité universelle les admirateurs et les admiratrices de l'exploit avec

«A la bourse des qualités, où seuls les indices en hausse ont une valeur, l'être humain est une bête du tiercé, un objet de consommation»

E majuscule. Finalement, elle symbolise l'épanouissement d'une jeunesse saine, rayonnante et pleine d'avenir. Pas surprenant qu'une telle liturgie délie les bourses de l'économie libérale car les sponsors se sentent à l'aise lorsque l'on célèbre la compétition qui consacre les meilleurs.

Les meilleurs méritent tous les honneurs. Cet adage résume le contenu de la célébration de la performance. Peu importe ce que l'on fait, la seule chose qui compte c'est d'être le

meilleur. Que le meilleur gagne puisque le ridicule ne tue pas. On peut donc dévaler une pente (à vélo ou à ski) à cent à l'heure, si cela permet d'être le meilleur. On peut tourner en rond à 300 km à l'heure si cela permet d'être le meilleur. On peut soulever un poids de 200 kilos si cela permet d'être le meilleur...

Une liturgie du vide intérieur

Le culte de la performance a un pouvoir de séduction indéniable tant il est peu exigeant. En outre, cette célébration de la performance laisse miroiter un merveilleux succès. A y regarder de plus près, il est aisé de constater que les valeurs véhiculées par ce modèle de réussite appartiennent à l'extériorité, à la surface: richesse, célébrité et adulation. Le meilleur est défini en termes de comparaison mathématique. On possède plus de médailles, plus de millions, plus d'apparitions télévisées, plus d'admirateurs que les autres. L'anonymat devient le symbole de la non-réussite. Réussir, c'est devenir objet d'admiration, c'est tenir le haut de la hiérarchie statistique, c'est être un matricule d'exception. Dans la liturgie de la performance, les qualités sont chiffrées, quantifiées, cotées. A la bourse des qualités, où seuls les indices en hausse ont une valeur, l'être humain est une bête du tiercé, un objet de consommation. Sa nécrologie est aussi navrante que le résumé de l'histoire de l'aviation militaire. Certes, tout ceci est parfaitement conforme au credo d'une société ultra libérale où les questions sont de l'ordre de la production qui, de fait, se substitue à la question du sens. Le sens de la vie individuelle et sociale s'épuise dans la performance. Dis-moi ce que tu produis, raconte-moi tes perfor-



mances et je te dirai si tu es un être humain. Et il reste à cet être-là l'honneur d'une épitaphe de cheval: la performance fut sa vie.

Une liturgie à l'opposé d'une éducation responsable

Les grands prêtres de la performance rêvent sûrement d'un système éducatif porté par de telles valeurs. Un système qui sélectionnerait les meilleurs, les plus performants pour en faire des bêtes à concours, modèles d'une réussite éclatante et porte-drapeaux de l'être humain sain, vigoureux et discipliné. Cette pédagogie inhumaine gangrène déjà largement les associations et les



Photos: P. Bohrer

fédérations sportives, il serait dramatique qu'elle colonise l'idée même d'éducation. Eduquer (du latin *educere* et non pas *educare*) signifie donner naissance, conduire hors de. Eduquer, c'est faire naître chacune et chacun à son humanité.

de. Eduquer ne veut jamais dire gaver une tête et un corps de savoirs et de valeurs prédigérées, mais donner à apprendre ce qui fait de nous des êtres humains. Eduquer, c'est outiller le petit d'homme pour qu'il puisse comprendre le passé, partici-

per au présent et inventer l'avenir. Et pour cela, il faut lui transmettre nos savoirs-faire et nos savoirs-être. Il est nécessaire de donner au petit d'homme les compétences sociales et intellectuelles nécessaires pour comprendre le monde, les autres et lui-même.

Le vieil adage d'un esprit sain dans un corps sain reste bien valable et il serait fatal, sous prétexte d'opposition à la performance, de renoncer à l'éducation physique ou de discréditer la pratique du sport. Les deux choses sont nécessaires tant il est vrai que l'être humain a besoin d'être bien dans son corps et dans son esprit. Malheureusement, la liturgie de la performance ne conduit ni à l'un ni à l'autre, tant il est vrai qu'elle détruit le corps et laisse entendre que le mental est au service de la performance.

Eduquer à la performance est d'une stupidité affligeante et surtout elle n'est pas digne de l'être humain. Elle est une perversion dangereuse de la dignité humaine.

Maurice Baumann ■

Du *peuple* au public

Et le «supporter», à quoi se raccroche-t-il vraiment? Comment expliquer, par exemple, que onze footballeurs flanqués d'un maillot rouge à croix blanche bénéficient d'un soutien national unanime un jour, et qu'ils soient sifflés le lendemain en Romandie - ce sont pourtant toujours les mêmes individus - sous prétexte qu'ils jouent dans un club alémanique? L'avis de Christophe Gallaz, écrivain et journaliste.

Nous éprouvons tous, en chaque instant de notre existence, deux nécessités complémentaires: celle d'appartenir à tel ou tel groupe social, et celle de nous en distinguer pour éprouver le sentiment d'une autonomie personnelle. Nous avons besoin de nous percevoir autant comme des êtres sociaux que comme des êtres libres: il nous faut d'une part nous alléger du fardeau constitué par notre identité personnelle, et d'autre part jouir, en purs propriétaires, du caractère exclusif que nous prêtons à cette dernière. Pour une majorité d'entre les humains, le sport est devenu le lieu par excellence où ce théâtre intime est joué. Tout

spectateur sportif peut s'y dissoudre dans la multitude de ses voisins qui soutiennent, comme lui, tel champion d'athlétisme ou telle équipe de football; et simultanément, chacun de ces spectateurs peut s'y rêver comme étant lui-même, souverainement, ce champion ou ce joueur de football. Cette dialectique, au gré de laquelle la dissolution du sentiment d'identité personnelle ne cesse d'alterner avec un phénomène d'identification, est puissante. Elle prime toute autre logique, notamment celle qui résulterait naturellement de l'Histoire ou de la géographie: applaudir des footballeurs romands affrontant des footballeurs

alémaniques, puis applaudir ces footballeurs alémaniques affrontant des footballeurs français, puis applaudir ces footballeurs français quels que soient leurs opposants, participe d'une cohérence parfaite.

Le sport, aujourd'hui, est donc un creuset considérable des images de soi. Le drame est qu'il est fondé sur les lois de la compétition et sur celles de l'exhibition. Celles-ci font en effet nécessairement du spectateur sportif un être qui réagit plutôt qu'il n'agit, et, surtout, qui manifeste ses réactions dans l'instant plutôt qu'après réflexion. Autrement dit, quand je me rends solidaire d'une équipe ou d'un champion,



je produis moins un acte de conscience qu'un acte réflexe: j'acclame sans m'être demandé sérieusement pourquoi j'acclame, et je siffle sans m'être demandé sérieusement pourquoi je siffle.

«Le sport, mondialisé par les soins du mouvement olympique, est de nos jours une dictature spécialisée dans l'asservissement général»

C'est en cela que le sport détruit aujourd'hui totalement la politique. Dans l'idéal démocratique, cette dernière est un enchaînement de représentations parlementaires et exécutives à la faveur desquelles l'identité de chacun peut s'inscrire, progressivement, dans une identité collective. La durée de ces représentations, et le fait qu'elles sont régulièrement renouvelées par le vote ou l'élection, autorisent le Moi de chaque citoyen à se réévaluer constamment par rapport au Nous commun qui l'englobe.

Pareilles maturations sont strictement impossibles dans le domaine sportif, que gouvernent non seulement l'immédiateté, mais aussi les pouvoirs nés de la masse: en qualité de spectateur sportif, vous ne disposez jamais ni du temps de vous penser vous-même au milieu de vos congénères, ni des moyens de vous en affirmer le dissident. C'est en quoi le sport, mondialisé par les soins du mouvement olympique, est de nos jours une dictature spécialisée dans l'asservissement général.

En tant que dictature il s'est récemment allié, jusqu'à s'y mélanger, avec celle des dictatures contemporaines qui pouvaient le fortifier au maximum: je veux évoquer le «marché», ou plus généralement la «sphère marchande». Le rapprochement de ces deux instances s'est avéré lourd de conséquences. Il a notamment permis que soit précipitée, presque partout sur la planète, la transformation du peuple en public.

Aujourd'hui, le peuple n'existe plus. Seul subsiste un public. L'un et l'autre, confondus quand on les considère en termes statistiques, sont en effet parfaitement distincts dès lors qu'on les examine selon leurs qualités respectives et



Photos: P. Bohrer

selon leurs fonctions: le public est ce qui consomme, tandis que le peuple est ce qui est sensible. Le public achète, tandis que le peuple subit une fatalité dont il ne maîtrise plus guère les paramètres.

En tant que machine à spectacle emboîtée dans la machine économique, ou qui contient celle-ci, le sport atteint donc aujourd'hui le pire accomplissement qu'il pouvait s'assigner: il chosifie ses spectateurs, qui finiront

bientôt de remplacer tout langage social articulé par un répertoire sommaire d'insultes ou de vivats machinaux, tout exercice d'admiration par des postures de fascination, et toute intelligence de leur propre destin par l'inconscience d'eux-mêmes.

Christophe Gallaz ■



Quand le *verbe* se fait...sport!

Inattendu, insoupçonné: les médias modernes recourent fréquemment au langage théologique pour mieux «vendre» le sport!... Cela vous paraît loufoque, vous êtes sceptiques? Laissez Véronique Tschanz Anderegg, pasteure à La Chaux-de-Fonds, qui a fait un travail d'étude sur le sujet, vous convaincre.



Photo: P. Bohrer

La «main de Dieu» qu'utilisa Maradona pour marquer un but contesté en Coupe du Monde contre l'Angleterre, est dans la mémoire de tous les sportifs en canapé qui, en 1986, étaient suspendus à leur radio ou à leur téléviseur. Et ces supporters qui n'ont plus la foi en leur équipe favorite, et ces gardiens qui font des *miracles* devant leur but... Tous les moyens, et en particulier les termes théologiques, sont bons aux journalistes sportifs pour conférer à leurs commentaires un caractère passionnel ou

dramatique. Laissez-moi vous proposer quelques exemples choisis empruntés aux titres de journaux.

- **«Berlin - Mondial 78: Le chemin de croix des nageurs français»**

L'expression «chemin de croix» est utilisée ici pour souligner la difficulté importante rencontrée par les nageurs tricolores.

- **«Les Verts crucifiés»**

Le terme «crucifixion» est généralement utilisé dans ce genre de contexte pour indiquer qu'un gardien de football a encaissé un ou plusieurs buts sans pouvoir esquisser le moindre geste, sinon celui des bras en croix! Il est employé ici pour signaler qu'une équipe, en l'occurrence celle de Saint-Etienne, a été éliminée dans les dernières minutes du match, et souvent contre le cours du jeu.

- **«Agassi le Messie»**

Jimmy Connors ayant disparu des premières places mondiales, André Agassi est considéré par

les Américains comme celui qui peut le remplacer dans le haut de la hiérarchie du tennis. Il devient alors celui qui va sauver l'honneur du tennis américain.

- **«Et Ickx ressuscita Porsche»**

Le pilote belge Jacky Ickx, en triomphant aux 24 Heures du Mans, au volant d'une Porsche, a mis en valeur le retour du constructeur allemand aux toutes premières places de la compétition mondiale.

On pourrait ainsi multiplier les exemples où le langage courant n'étant plus assez fort pour qualifier un exploit ou un sportif, on a recours

au vocabulaire théologique. Mais pourquoi un tel emprunt? Paul Bonnetain a mené une enquête à ce propos, qui fait apparaître que la plupart des journalistes et sportifs d'élite ne sont pas conscients de cet usage. Ceux qui le font sciemment ne font pas référence à la personne du Christ. Ces deux points tendent à prouver, si besoin est, l'influence considérable de la culture judéo-chrétienne, dans tous les secteurs de notre vie, même inconscients.

On peut se demander si ce langage

«Alors que le langage biblique traite des choses humaines en paraboles des choses de Dieu, le langage sportif traite des choses de Dieu en paraboles des choses de l'homme»

théologique employé dans le milieu sportif ne véhicule pas une dimension éthique, un système de valeurs basé sur l'éducation du courage, de l'épreuve, de l'endurance, de l'honneur, du respect des règles et des autres.

Pour le théologien François Genuyt, l'utilisation du vocabulaire théologique dans le contexte sportif est une «inversion dans l'orientation du langage». Alors que le langage biblique traite des choses humaines en paraboles des choses de Dieu, le langage sportif traite des choses de Dieu en paraboles des choses de l'homme. Il n'y a pas deux langages; le même langage abrite les exploits de Dieu et ceux de l'être humain. Mais là où l'homme de foi apprend à déchiffrer les mystères de Dieu, l'adepte du sport apprend à se lire lui-même. Bien sûr, il est possible de parler de sport sans utiliser un langage religieux. Et celui-ci ne suffit pas



à retracer un match de hockey. Mais le fait est là: on l'utilise à côté d'autres langages. S'en passer pourrait conduire à appauvrir le langage lui-même, soit à limiter le récit d'exploits sportifs à un comptage de secondes et de kilomètres. On a besoin de toutes les ressources du langage pour dire la beauté d'un geste...

François Genuyt conclut: «L'utilisation d'un vocabulaire religieux ne préjuge pas des convictions personnelles des utilisateurs [...]. Il n'en reste pas moins que l'étoffe du langage est d'un seul tenant: ce qu'il a à dire, hier, aujourd'hui et demain, nul ne peut en décider, car il en sait plus long que nous. C'est que les

ressources du langage ont une source: au commencement était le Verbe...»

Véronique Tschanz Anderegg ■

Devant quelle couronne te prosternes-tu?

Carl Lewis, Ronaldo, Mike Tyson et quelques autres... La planète entière semblait ou semble devoir retenir son souffle au moindre de leurs bobos, à la plus insignifiante de leurs déclarations. Certes, ils courent, dribblent ou cognent avec excellence, mais de là à se prosterner devant le piédestal sur lequel ils ont été placés... Leurs prouesses ont suscité l'admiration, elles n'en restent pas moins humaines. Et si «nos» sportifs modernes avaient remplacé les idoles d'autrefois? Analyse de Jean-Pierre Roth, pasteur à Bevaix.

A l'aube du XXe siècle, quand le baron de Coubertin relance le mouvement olympique, il est attentif à deux choses. Tout d'abord, au coup porté à la religion, donc au christianisme, par les maîtres à penser du XIXe siècle, appelés «Maîtres du soupçon»: Marx, Nietzsche et Freud. Ensuite, au fait de prêcher le sport en termes religieux. Dans ses conférences et interventions auprès des foules, son vocabulaire baigne dans le religieux. Il sait que les foules sont veuves de Dieu, et en manque. A Berlin, le 4 août 1935, prêchant son évangile, une année avant que la capitale déjà nazifiée ne reçoive les Jeux olympiques, il déclare: «La première caractéristique essentielle de l'olympisme ancien, aussi bien que de l'olympisme moderne, c'est d'être une religion...» Il rétablit donc la dimension religieuse des Jeux olympiques qui, en 393, sur décision de l'empereur Théodose, conseillé alors par saint Ambroise, évêque de Milan, avait été supprimée. L'apôtre Paul, quand il est à Corinthe, berceau des Jeux olympiques, connaît cette caractéristique fondamentale. Il va même utiliser des images propres au sport comme



langage pour annoncer le message libérateur du christianisme. A la différence près que le sportif ne court plus «pour une couronne périssable, mais pour une couronne impérissable» (I Co. 9, 25). Et par conséquent que le spectateur ne peut plus ériger l'athlète en idole, puisqu'il n'a

plus de couronne. Le propre de l'idole étant justement de se substituer à Dieu, d'en prendre les attributs comme les images qui servent à le décrire.

A quel jeu jouer sa crédibilité?

Les sportifs de notre époque ne sont



Photos: P. Bohrer

des idoles que dans la mesure où ils y jouent, se prennent au jeu, se croient de petits dieux. Certes, le monde des médias utilise le langage qui convient à leur définition (voir à ce propos l'article de Véronique Tschanz Anderegg). On évoque leur corps glorieux, leur pouvoir financier, et cela fait rêver les quidams. Non seulement ces idoles sont dans

«L'homo sportivus a plusieurs encablures, voire plusieurs tours de stade d'avance sur l'homo spiritus, et sa capacité à faire vivre une multitude d'hommes et de femmes n'est plus à démontrer»

le stade, au centre des acclamations de la foule, adulées par ceux qui rêvent d'avoir un jour un statut d'être humain reconnu, mais elles entrent également chez «tout le monde» par petits écrans interposés, au gré de performances ou de publicités qui les divinisent. En vérité, beaucoup de personnes, aux pouvoirs et intérêts divers, font tout pour pousser les idoles sur les podiums, ces autels des

nouveaux temples populaires. Elles ne reculent devant rien, allant jusqu'à les doper!

Le problème de l'idolâtrie - qui consiste à savoir qui crée l'idole, pour qui celle-ci est érigée, et qui sont ses victimes - est aujourd'hui capital. Nous ne l'ignorons pas: le pouvoir est du côté de la majorité. Le jour où les foules cesseront de vénérer et d'acclamer les idoles, qu'elles respecteront à nouveau le jour de Dieu, le monde qui les a engendrées tombera de lui-même. Et avec lui, tout l'appareil qui en tire de colossaux profits. Mais, si les foules ont besoin d'idoles et que les milieux sportifs répondent le mieux à cette demande, il faut aussi avoir le courage d'avouer que les messagers de la libération n'ont plus beaucoup la cote, et qu'ils manquent quelque part à leur devoir. Même si le vaste jeu des idoles n'est qu'un leurre pour le peuple, il importe de reconnaître qu'il est aujourd'hui assez crédible. Imaginez que l'on supprime les Jeux olympiques, que l'on réduise le temps des émissions sportives à celui accordé aux émissions religieuses!... L'homo sportivus a plusieurs encablures, voire plusieurs tours de stade d'avance sur l'homo spiritus, et sa capacité à faire vivre une multitude

d'hommes et de femmes n'est plus à démontrer.

Une faiblesse de cœur

Alors, l'humain du XXI^e siècle est-il atteint d'une «idolâtrite» - une maladie de l'idolâtrie -, ou est-il tout simplement soumis à la grosse bête des pouvoirs financiers? A mon avis, c'est d'une maladie du cœur qu'il souffre. On parle d'infarctus, de rupture du myocarde, mais jamais on n'évoque la «cardiosuffisance». Cette dernière fait pourtant des ravages sur les vertus de la volonté, du courage et de l'élégance spirituelle. L'idolâtrie est une ancienne maladie que les prophètes de l'Ancien Testament ont toujours dénoncé, et à laquelle ils sont opposés avec véhémence. «*Les idoles ne sont qu'argent laminé...*», crie Jérémie (Jér. 10, 9). En d'autres termes, elles ne sont que business et poudre aux yeux. De nos jours, les idoles ne sont pas des statues, mais des individus bien vivants, qui souvent affichent un look reposant sur des formes corporelles magnifiques. Elles n'en sont que plus attractives, suscitant une immense envie de s'identifier à elles, de les imiter, et de tout mettre en œuvre pour leur ressembler.

Si le statut d'idole est réservé à une infime minorité, la «cardiosuffisance», elle, affecte une trop importante majorité. Alors, comment résister à cette maladie dominante? Face à l'indifférence, à l'essoufflement, au manque de lucidité et de grandeur d'âme qui permettent que l'on adore en vain cette poignée de dieux éphémères, n'est-il pas temps de redonner à notre sang et à notre esprit la fluidité des vaisseaux spirituels dans lesquels coule la liberté des enfants du vrai Dieu?

Jean-Pierre Roth ■



CITIUS - ALTIUS - FORTIUS!

La force et la performance ont leur temple. On y célèbre, dans un cadre très raffiné, loin, très loin des odeurs de sueur et des souffrances de l'entraînement, la gloire et l'obsession des médailles; le résultat y est érigé en gage d'immortalité. Bienvenue au Musée Olympique de Lausanne, pour une visite commentée.

«**T**oi qui veux te dépasser, forger ton corps et ton âme pour découvrir le meilleur de toi-même, vise toujours un degré au-dessus de celui que tu t'es fixé: plus vite, plus haut, plus fort!» Telle est la devise léguée aux Jeux olympiques en 1894 par leur rénovateur, le baron Pierre de Coubertin.

«Rien que ça!», serait-on tenté de s'exclamer. Mais le sarcasme se fait murmure dans le silence respectueux du Musée Olympique de Lausanne. Car cette noble institution qui fait la fierté de la cité lémanique avoue se donner pour but de «diffuser de manière toujours plus vaste les idéaux du mouvement olympique». Ainsi ces murs imposants ne sont pas ceux d'un simple musée, mais ils soutiennent bien un temple. Dans cette enceinte sacrée où nous mettons les pieds, c'est de fait à l'idéal olympique que l'on rend un culte fervent et millénaire.

«Des pectoraux immenses et durs comme des briques tournent sur eux-mêmes en hommage à leur propre splendeur. Tout est puissance, virilité, adoration de la chair.»

Et après?!?

Soit! Révérence faite, une interrogation, quelque peu hérétique en ces lieux, surgit tout de même concernant cet idéal. On en parle, on y voit des allusions sur tous les murs, on en sent la présence dans l'atmosphère, mais quelle est sa véritable nature? Quelques indices montrent que l'idéal olympique est lié d'assez près au culte du corps, particulièrement du corps masculin et athlétique. Les références du parc que l'on traverse pour accéder à l'entrée majestueuse sont très explicites. Ici un torse gigantesque surplombant le Léman, là un colosse aux

muscles inhumains gonflés d'orgueil, aux mains et aux pieds de géant, là encore des pectoraux immenses et durs comme des briques qui tournent sur eux-mêmes en hommage à leur propre splendeur. Tout est puissance, virilité, adoration de la chair.

Pourtant la devise olympique doit nous porter plus loin qu'une question de masse musculaire. C'est ce que pourrait indiquer un «athlète américain» de Rodin, sorte de penseur body-buildeur, mais avec les yeux vides en plus, ou en moins, c'est selon. Perdu et hagard, il a l'air de nous dire qu'après le dépassement de la vitesse, de la hauteur et de la force, il n'y a somme toute pas grand chose. Déception.

Mais pour le visiteur ainsi ébranlé dans sa foi, une sentence enregistrée vient à point nommé pour rassurer quant à la portée métaphysique des J.O. en disant qu'il est «dans la nature de l'homme de chercher ses limites. Les J.O., symbole de dépassement, poussent le corps à se dépasser». Ces paroles pleines d'optimisme résonnent dans les salles. Elles sont immédiatement appuyées par des images qui jaillissent devant le visiteur. L'une montre un coureur grimaçant sous l'effort à l'arrivée d'un 100 mètres; l'autre un basketteur volant en quête d'un point héroïque; celle-ci la douleur plus morale que physique d'une athlète terrassée par une crampe dans un 3000 mètres; ou encore celle de ce sauteur en longueur figé dans le sable après sa disqualification.

Un relent de chemises brunes...

Dans la victoire comme dans l'échec,

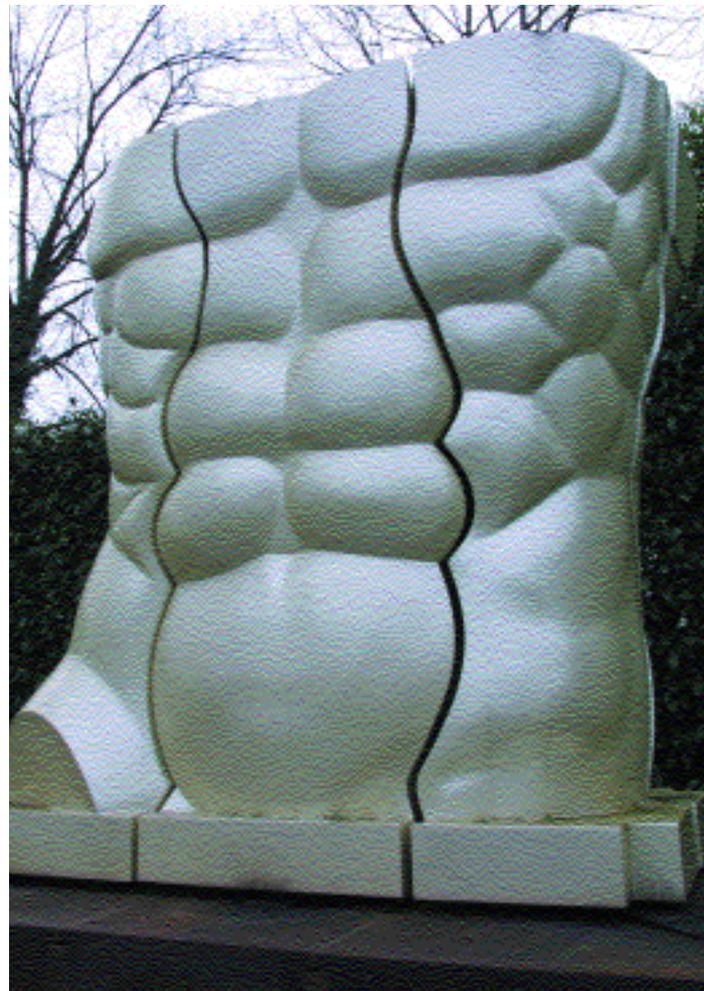


Photo: P. Bohrer

le corps de l'athlète est porté à ses limites. Et les élus qui accèdent au delà d'eux-mêmes par le dépassement olympique figurent tous en bonne place dans une galerie de portraits; comme des saints, ils étalent leurs résultats et leurs reliques à jamais figés pour la postérité et que les visiteurs viennent pieusement contempler.

Or cette dimension religieuse, qui met l'homme au centre de l'adoration, se fait de plus en plus ressentir au fil de la visite. Des images fluctuantes ressurgissent d'un passé occulté. Rien qu'une impression d'abord, un malaise qui voit se mêler les colonnes grecques - symbole de fondement dans



l'Antiquité - et les moments les plus puissants du XXe siècle. Et soudain, dans la salle des torches, c'est l'illumination. On constate incrédule que le relais olympique, qui incarne une grande partie de l'idéal, n'existe que depuis 1936. La première torche transportée à bout de bras depuis la Grèce fut apportée à Berlin dans un stade rempli de nazis, confondant dans le même geste les saluts olympique et hitlérien. Impossible dès lors d'ignorer les analo-

gies évidentes. Le nazisme comme l'Olympisme puisent largement dans des traditions ancestrales pré-chrétiennes pour revendiquer une universalité toujours plus large qu'ils avouent destinée à toute l'humanité. Les foules sont partout galvanisées en masses dans des stades immenses où l'esthétique fusionnelle du moment écrase le sens du rassemblement. L'adoration est portée en totalité vers l'effort des élites sculpturales qui incarnent les phan-

tasmes de puissance des adeptes dans un idéal toujours humain, trop humain. Après une telle visite, l'idéal olympique semble bien partager - pacifiquement pourtant - avec le nazisme une idéologie de dépassement de soi, centrée sur le sur-homme et exempte de toute spiritualité...

Sébastien Fornerod ■

Sport-dimanche

Au même titre que la lecture du «Matin», que les croissants au petit déjeuner, le sport fait partie pour beaucoup des automatismes du dimanche. Les temples se vident, les stades et autres séances télé se remplissent. On assiste à un déplacement communautaire du culte au stade. Et si le jour du Seigneur était devenu le jour du sport?



l'église autrefois, peut-être parce que c'est rassurant de rester en pays de connaissances. Force est de constater que le sport a grignoté l'«espace Eglise». Pourtant, les rencontres sportives ressemblent étrangement à l'ambiance d'un pique-nique de paroisse: on y trouve un besoin identitaire, autour d'une activité commune, avec un fort sentiment d'appartenance. Faut-il déplorer ce déplacement du culte au stade? Quel mal y a-t-il à cela?

Vous êtes anticonformistes? Allez au culte!

Malgré les apparences, les choses n'ont pas réellement changé. Autrefois, il était de bon ton d'être vu à l'église le dimanche. C'était un point de rencontre et un lieu social incontournable. Le jour du Seigneur l'a-t-il été réellement un jour, ou était-ce simplement par convention que l'on se retrouvait à l'église? Il ne semble pas qu'il y avait plus de foi et d'enthousiasme alors que maintenant. Au contraire. Avant, il fallait du courage pour ne pas aller au culte; maintenant, il en faut pour y aller - car c'est bien connu, si tu vas au culte, c'est que tu as des problèmes! -, alors qu'il est tout à fait normal d'aller au match ou d'allumer sa télé. Le conformisme n'a pas changé. Il s'est juste déplacé de l'église au stade. Ce n'est certes pas très bon pour l'image de l'Eglise de voir ses bancs clairsemés, mais cela permet

Du temps de ma grand-mère, le dimanche commençait par le culte, suivi du traditionnel rôti ou poulet. L'après-midi était réservé à une rencontre paroissiale, la ballade en famille, ou au match de foot. Maintenant, on dort, court ou tape dans une balle, puis on pique-nique et l'on se retrouve au bord du stade, du court, de la piscine ou sur les pistes de ski. Sans compter qu'il reste la télé qui, le dimanche, diffuse le plus grand nombre d'émissions sportives de toute la semaine. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'offre est très large. On ne prend plus la sainte cène, mais

l'apéro entre amis, entre deux balles de match. La communion a lieu par le sport. Tout cela forme un petit monde de cercles assez clos, où l'on rencontre souvent les mêmes gens, comme à

«Il s'agit d'invoquer la clause du besoin, pour une simple question d'équilibre, parce que ni le corps ni l'âme, pris séparément, ne suffisent à remplir une vie»



aussi de supposer que ceux qui prennent encore la peine d'assister au culte ne le font pas pour faire comme tout le monde, mais peut-être parce qu'ils y trouvent quelque chose qu'on ne peut trouver ailleurs. Il n'y a donc pas de

«Avant, il fallait du courage pour ne pas aller au culte; maintenant, il en faut pour y aller – car c'est bien connu, si tu vas au culte, c'est que tu as des problèmes!»

nostalgie à avoir, mais plutôt à chercher des moyens pour redonner au culte dominical ses lettres de noblesse, en évitant de retomber dans le piège passé du conformisme social et moral.

Devenir un pratiquant non croyant

Le dimanche est devenu le jour du sport, c'est vrai. L'Église porte certainement une part de responsabilité dans la désertion de ses cultes, et n'a plus les moyens d'être arrogante. Mais n'est-ce pas une chance pour elle? Il n'est peut-être pas trop tard pour regagner le terrain perdu. Et si l'un était complémentaire de l'autre, comme le corps l'est de l'âme? Le culte, comme le sport, est exigeant, mais aussi décevant parfois. Pourtant, on peut, malgré tous leurs dérapages respectifs, garder une haute idée des deux domaines. On peut ne pas aimer le sport, ni aimer le culte. Ce n'est pas une raison pour ne pas les pratiquer tous deux, non par fanatisme, mais par discipline et par hygiène, comme moyen de résistance, exercice et recherche d'équilibre personnel. Pour cela, dans le culte comme dans le sport, il suffit de devenir, comme le dit un mien ami, «un pratiquant non croyant»: pratiquer l'un et l'autre sans excès, en gardant une distance critique, en étant convaincu de l'enrichissement que cela procure, en restant totalement libre de partager ou non les idéaux prônés. Cela demande des efforts, et si cela paraît évident pour le sport, le culte peut également devenir un vrai plaisir et un «exercice» qui fait du bien. Devenir pratiquant non croyant permet d'être actif dans les deux domaines en n'en gardant que le meilleur; pour le sport, en démythifiant le culte du corps, de la perfor-



Photos: P. Bohrer

mance, et pour l'Église, en laissant tomber les préjugés du genre «c'est des vieilles histoires inutiles et moralisantes».

Ça ne ferait aucun mal aux sportifs du dimanche de se poser dans une église, pour un peu se triturer les méninges, prendre le temps de ne penser à rien, de contempler ou de méditer sur la vanité de la gloire, comme ça ne fait pas de mal à un paroissien de se défouler en assistant ou en pratiquant un sport. Il n'est plus question ici de motifs honorables, ni de conformisme ni d'hypocrisie, mais il s'agit d'invoquer la clause du besoin, pour une simple question d'équilibre, parce que ni le corps ni l'âme, pris séparément, ne suffisent à remplir une vie. Même

si la prédication ne nous convainc pas, même si c'est parfois ennuyeux et désuet, est-ce prétentieux et déplacé que de croire que ça fait autant de bien d'aller au culte – ne serait-ce que parce que cela fait travailler le cerveau et que cela repose l'âme – que d'aller courir une heure en forêt? Les idées reçues et le conformisme à propos du culte ont la vie dure, mais il est bon de rêver un peu et de plaider pour que le jour du sport et du corps redécouvre la joie de l'effort dans l'exercice spirituel. Pour notre bien à tous.

Corinne Baumann ■

Paroisse Les Verrières/Les Bayards



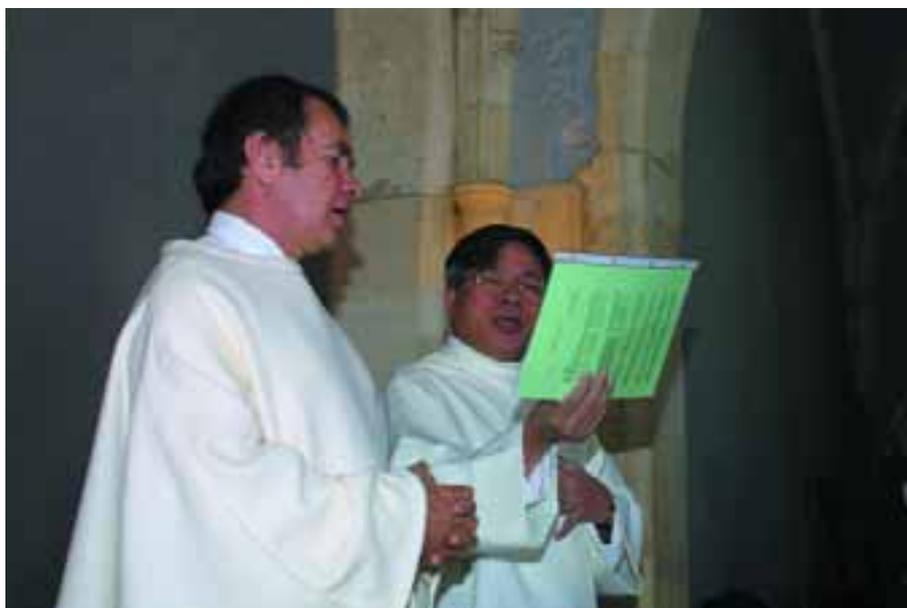
Œcuménisme

Après la parution de *Dominus Iesus*, le document du Cardinal Ratzinger a suscité une vive émotion dans le monde réformé. Pour beaucoup, ce texte a été perçu comme un frein à l'œcuménisme. Paradoxalement, il a relancé notre désir de continuer sur le chemin de l'œcuménisme.

Dans nos paroisses, nous prenons le

temps de nous connaître, de dépasser nos préjugés, de nous reconnaître mutuellement et apprécier nos différences.

Ensemble nous cherchons une plus grande fidélité à l'Évangile et dans l'obéissance au Saint Esprit, notre spiritualité œcuménique est nourrie par la prière, le partage, la célébration .



Journée œcuménique

Le voisinage de la paroisse catholique nous a incités à créer des contacts par-dessus nos différences: une fois par an, nous nous rencontrons pour vivre ensemble une journée œcuménique.

Cette année, le 28 janvier, nous avons vécu cette rencontre qui a commencé par la célébration dans le temple des Verrières. La prière et le chant ont uni

nos esprits. Le chœur mixte de la paroisse nous a introduit dans l'adoration et la reconnaissance: *Tibie Païom, Et Incarnatus est... Venite Adoriamo.*

A 11h30, le concert de la fanfare nous a réunis pour l'apéritif. Le délicieux repas préparé par les bénévoles et aux servi dans la salle de la Commune. Après le repas, le concert des accor-

déonistes «Ondina», le café et les pâtisseries ont prolongé la rencontre. Après cette journée, c'est à nous tous de vivre l'œcuménisme dans le quotidien.

Notre paroisse exprime sa reconnaissance à l'équipe de bénévoles et aux participants à cette rencontre qui soutient les activités des aînés.

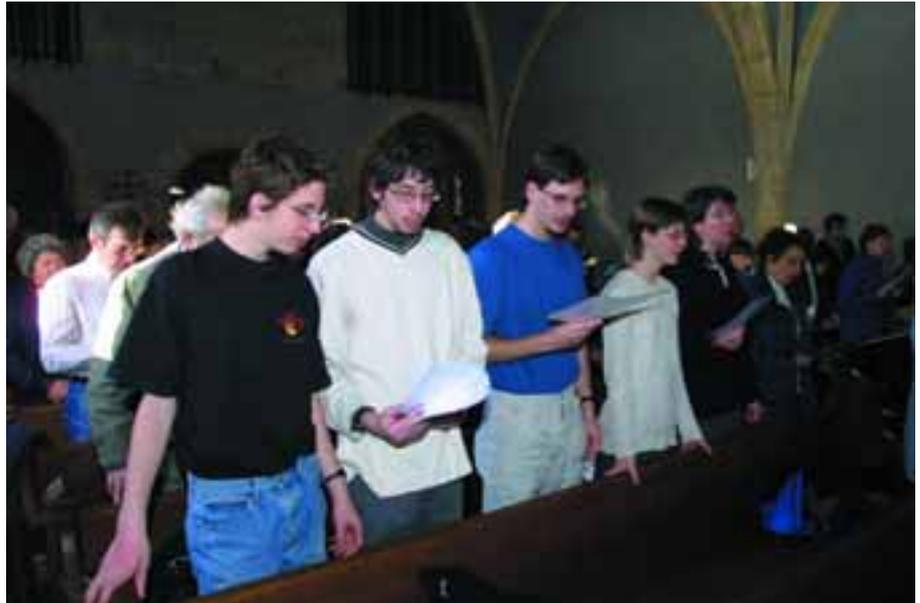


Office du soir

Nous sommes dans le temps des expériences à la recherche de nouveaux chemins de spiritualité.

Depuis le mois d'octobre 2000, l'office du soir rassemble une fois par mois tous ceux qui veulent vivre un moment de ressourcement. Réformés et catholiques se sont réunis le 25 janvier, au milieu de la Semaine de l'unité afin de chanter des chants de Taizé, écouter la voix du Seigneur dans le silence de la nuit et le recueillement inspiré par la lumière des bougies. L'Esprit se répand à nouveau sur les disciples du Christ.

Après ce moment de recueillement, une tasse de thé nous réchauffe et permet un échange amical.



Le club des aînés

Chaque mois, les aînés de la paroisse se retrouvent pour le repas de midi. La rencontre et le partage font rajeunir les cœurs. Après le repas, l'animation par le chant, la musique, une conférence, un film, font voyager les esprits. La collation les fait revenir sur terre.

Au mois de septembre, la course annuelle. Deux autocars nous ont conduits au beau pays de la Gruyère, faisant halte au village de Moléson. Au retour, un délicieux souper nous attendait à l'Hôtel de la Gare. L'accordéon et la guitare ont accompagné les chants d'autrefois. Une journée pleine de souvenirs et d'envie de vivre. Le bonheur est caché dans les petites choses du monde et de la vie.

Engagement d'une jeune monitrice

Au début du catéchisme, je n'étais pas baptisée, par souci de mes parents de m'en laisser la liberté. Et durant l'année, je me suis posé plusieurs questions. J'ai cherché des réponses. J'ai réfléchi et j'ai vécu des moments très intenses.

Au printemps, je ne me suis fait ni

baptiser ni confirmer, car je pense important de le faire lorsque je serai vraiment prête et sûre de moi. Et pour moi, la formation à la responsabilité était une continuité dans ma quête et dans l'affirmation de ma foi. Nous y faisons d'ailleurs des choses intéressantes, comme le camp avec le pasteur Werner Habegger sur le thème «Jésus». Nous y avons vu différentes façons d'animer un groupe. Mais j'ai été aussi bouleversée par Jésus lui-même en pensant à l'impact qu'il a eu

et à son amour. Il a vraiment bouleversé le monde et nos vies également, et il le fera toujours.

Dans la formation, c'est aussi intéressant de faire passer un message aux catéchumènes, et on apprend aussi par cet échange. Les pasteurs nous aident à faire passer le contact, ils nous expliquent. On apprend beaucoup dans cette formation et c'est très enrichissant.

Myriam Humbert ■

Un avant-goût d'EREN 2003



Alors que le Conseil Régional du Val-de-Travers a opté pour une seule paroisse dans le Val-de-Travers qui regrouperait les onze villages du district avec un seul Conseil de Paroisse, des structures allégées, des idées et moyens mis en commun, il est agréable de se rappeler que nos deux villages des Verrières et des Bayards connaissent depuis plus de 30 ans un esprit de fusion.

En 1969 déjà, la paroisse des Bayards et celle des Verrières s'unissent en une seule paroisse en maintenant deux foyers respectifs.

C'est ainsi qu'on verra sur le programme de Noël 1969 deux photos des temples verrisan et bayardin sur la même feuille pour annoncer les célébrations des 24 et 25 décembre.

Jusqu'en 1970, il y a encore un chœur mixte paroissial dans chaque village. Pour la survie de chacun et à l'écoute d'un même diapason, les deux chœurs n'en feront plus qu'un à partir de la saison 1970/71.

Depuis plusieurs années, la vente de paroisse se fait aux Bayards le 1er dimanche de mai et le dîner des chrétiens s'organise aux Verrières à fin janvier.

Mais la vie paroissiale ne s'arrête pas seulement aux adultes. Depuis 1985, les enfants des Bayards rejoignent ceux des Verrières pour y suivre l'école enfantine selon une convention intercommunale.

Et depuis deux ans, des événements ont encore renforcé cette volonté d'être unis.

Le Kikajon des Bayards et le Club 81 des Verrières vivent ensemble des moments de rencontre et d'animation sous l'égide du Club des aînés.

Les deux caisses paroissiales des Bayards et des Verrières n'en font plus qu'une et l'an 2001 verra certainement une course des aînés - organisée jusqu'ici séparément - réunir les participants des Verrières et des Bayards.

Aujourd'hui, EREN 2003 est en marche. Notre paroisse s'associe aux groupes de travail chargés de mettre sur pied cette réforme.

Puissent nos expériences vécues depuis 30 ans avec confiance aider nos paroissiennes et paroissiens à s'intégrer dans une structure régionale afin d'être une Eglise vivante, à l'écoute et au service de tous.

Martine Jeannet ■

Chantons!

Le Chœur mixte paroissial des Verrières-Bayards provient de la fusion des deux chœurs mixtes paroissiaux des Verrières et des Bayards. Celui des Bayards n'avait plus de directeur et celui des Verrières manquait de chanteurs. Actuellement, notre chœur mixte paroissial compte 34 membres actifs. Nous venons de changer de directeur. Après 7 ans de direction, Monsieur Frédy Juvet nous a quittés. Madame Rénata Cote-Szopny de Pontarlier a repris la baguette.

Notre chœur mixte participe aux fêtes religieuses de la paroisse et chante soit aux Verrières ou aux Bayards.

Le programme annuel comprend deux soirées - une dans chaque village, participation aux cultes de Pâques, Pentecôte et œcuméniques, Noël dans les deux Eglises, sans oublier la vie villageoise et la présence dans les homes.

Jean-Claude Matthey
Président du Chœur mixte paroissial ■



La paroisse des Verrières-Bayards remercie les généreux commerçants qui, tout au long de l'année, soutiennent ses activités paroissiales.



EREN 2003: l'Eglise bouge... Et moi?

Pour suivre les traces du Christ aujourd'hui, notre Eglise est appelée à adapter ses structures. Le projet EREN 2003 propose dans ce sens en particulier de passer de 52 paroisses actuellement dans le canton à une quinzaine, voire moins. Qu'est-ce que cela signifie pour les protestants réformés? Est-ce que chacun aura encore son mot à dire quant au fonctionnement de sa paroisse? Est-ce qu'il y aura toujours un pasteur auquel se référer? Qui baptisera mon enfant? Que deviendra la vente de ma paroisse actuelle? C'est l'heure d'en parler!

De fin février à fin mars, les paroisses tiendront leurs Assemblées de printemps, au cours desquelles une information et une discussion auront lieu concernant le processus EREN 2003. Elles permettront aux Conseils de paroisse de consulter les paroissiens sur cette adaptation des structures. Leurs remarques, suggestions, réactions et objections seront recueillies et transmises au Conseil synodal. Nous voulons une Eglise proche, proche du paroissien fidèle comme de celui qui se pose des questions spirituelles sans être rattaché à une tradition. Nous voulons une Eglise disponible, à l'écoute des questionnements de nos contemporains. Nous voulons une Eglise qui accompagne celles et ceux qui passent par des changements de vie importants. Nous voulons une Eglise qui propose des convictions donnant sens à la vie et qui libèrent des esclavages contemporains. Nous voulons une Eglise conviviale qui incarne dans le quotidien l'amour fou de Dieu. Nous voulons une Eglise qui tisse des liens et des amitiés. Nous voulons une Eglise qui célèbre!

Nous avons à disposition une maison, l'EREN, notre Eglise réformée.

EREN 2003, l'adaptation de nos structures, veut changer l'intérieur de cette demeure. Il s'agit en effet d'améliorer la disposition des pièces et d'élargir l'espace. L'accès doit y être facilité, la visibilité de ses activités améliorée; il s'agit de donner envie d'y découvrir Celui qui la visite régulièrement et qui est source de sa lumière. Les mentalités ont changé, les conditions de vie aussi. Si l'Eglise veut agrandir le territoire de la paroisse et grouper les tâches cantonales, c'est dans le but de se donner les moyens de témoigner du Christ auprès du plus grand nombre de personnes et de développer encore son réseau communautaire. Elle veut apporter sa contribution dans les débats de notre société. Elle souhaite témoigner d'une Parole de libération et d'amour. Elle veut s'essayer à des manières nouvelles d'être fidèle au Christ.

Chaque paroissien, chaque sympathisant est invité à venir s'informer, à donner son avis, à faire part de ses réflexions ou de ses objections. Des boîtes aux lettres seront mises à disposition durant le mois qui suivra chaque Assemblée pour permettre à chacun d'exprimer son opinion. Venez donc à l'Assemblée de votre paroisse pour

exprimer ce qu'est pour vous une Eglise proche. Venez dire ce que vous aimez, ce qui, selon vous, est important dans l'EREN et ce qui demande à être amélioré. Participez à l'Assemblée de votre paroisse! Pour vous renseigner sur sa nouvelle organisation et pour donner votre avis quant à la manière de remplir aujourd'hui la mission que le

Christ a confiée à l'Eglise. Venez à l'Assemblée de votre paroisse pour construire l'avenir de l'EREN sur les traces du Christ.

Pour le Conseil synodal:
Isabelle Ott-Baechler ■

Les moyens de vous faire entendre

- * Lors de l'Assemblée de printemps de votre paroisse
- * A travers les boîtes aux lettres installées dans les paroisses
- * Auprès des députés au Synode de votre région
- * Par l'intermédiaire du courrier des lecteurs de *La Vie Protestante*
- * Par un courrier au Conseil synodal

Notre Eglise c'est aussi

Mieux qu'espéré



«La foi en la beauté intérieure de chaque personne [...] est au cœur du processus qui fait devenir pleinement humain. Dès que nous commençons à juger et à condamner les autres, au lieu de les accueillir tels qu'ils sont - avec leur beauté souvent cachée et leurs faiblesses souvent visibles -, nous amoindrisonnons la vie au lieu de la nourrir. Quand nous commençons à révéler à quelqu'un notre foi en lui, sa beauté cachée commence à émerger, à devenir visible.» Est-ce que ce sont là les propos d'un officier de la marine, d'un professeur de philosophie ou du fondateur d'une communauté de vie avec des personnes qui ont un handicap mental? Au fond, de tous

les trois, puisque Jean Vanier a exercé successivement toutes ces activités. Pourtant, il est vrai que ces paroles ont germé et pris sens pour lui à travers sa rencontre avec ceux dans lesquels il a vu toute la misère humaine et qu'il a reconnus comme les pauvres et les petits que l'Évangile nous dit heureux. A la fois touché par leur souffrance et attiré par l'incroyable vitalité qui émanait d'eux malgré tout, il décida de partager sa vie avec eux. Voilà bientôt quarante ans qu'il s'est ainsi établi dans un petit village de l'Oise (Fr) avec deux hommes mentalement déficients. Peu à peu, la com-

munauté a grandi. Puisqu'elle rassemble des gens très différents qui choisissent de vivre ensemble quelque chose de l'ordre d'une alliance, cette communauté s'appelle *L'Arche* - tant en référence à l'arche de Noé qu'à l'arche de l'alliance! Aujourd'hui, elle est présente dans de nombreux pays du monde entier, dont la Suisse qui compte trois centres: à Genève, Bâle et Fribourg. *L'Arche* cherche à restituer à chaque être humain - quel qu'il soit - une pleine dignité. Ce projet est nourri au quotidien par un enracinement dans une spiritualité qui croit que «chaque personne est une histoire sacrée». Jean Vanier, désireux de transmettre la richesse qu'il a trouvée auprès des handicapés mentaux, parcourt passionnément le monde - malgré ses 72 ans - pour y donner retraites et conférences. Et pour la première fois, il sera à **Neuchâtel, le 27 mars, à 20h15 à la Cité universitaire**. Son message s'adresse bien entendu à ceux qui s'intéressent au handicap mental, mais il est aussi destiné - et peut-être plus essentiellement - à tous ceux qui s'interrogent sur le sens de leur vie chrétienne.

Sylvane Schütz ■

Quelques références bibliographiques

- Jean Vanier, *Accueillir notre humanité*, Ed. Presses de la Renaissance, 1999; *Chaque personne est une histoire sacrée*, Ed. Plon, 1994; *Communauté, lieu du pardon et de la fête*, Ed. Fleurus, 1989.
- Henri J. M. Nouwen (théologien hollandais, prêtre d'une communauté de *L'Arche* au Canada), *Le retour de l'enfant prodigue*, Ed. Presses bibliques universitaires, 1995.

Entre-deux-lacs

Spectacle

Assis sur les marches, au pied de la fontaine, je contemple le spectacle de la rue. Ce défilé incessant d'humeurs et de rencontres, de tendresses complices ou de froideurs distantes, c'est toute la palette d'un génie qui s'ignore. Scène banale de la vie quotidienne, me direz-vous! Peut-être, mais je préfère y voir la passionnante vision de vies qui se cherchent, se croisent sans le savoir, et finalement retournent à leur solitude ignorée. Le théâtre de la rue, toutes ces personnes qui l'animent, comédiens du réel, y jouent la farce la plus poignante, la plus drôle, et finalement la plus désolante de l'Histoire: la farce de la vie.

Il m'arrive de penser que tout est faux, que tout est masque, que nous évoluons dans un décor de carton-pâte, comme les cow-boys de Hollywood. Tous ces efforts pour paraître, trouver le ton juste, la bonne réplique à l'instant décisif; pour quel public? Dans quel théâtre? Quel est l'auteur qui a écrit le texte, où est-il? Qu'il se montre! Pourquoi tant de

mensonges, de vulgarité, de fausses promesses? Et le metteur en scène, quelle folie l'a donc pris? Tout ce sang, cette violence insensée, tous ces effets spéciaux: avions qui tombent, tremblements de terre, famines, pollutions, et j'en passe... Était-ce bien nécessaire? Était-ce bien raisonnable? Et tous ces acteurs, cachés derrière leur masque, imprégnés de leur rôle, ne sont-ils pas pris au piège d'un funeste mimétisme, qui leur ferait oublier jusqu'à leur identité?

Il m'arrive de rêver d'un spectacle nouveau, dans un décor nouveau. Il m'arrive d'espérer un script de génie où justice et droiture prendraient la place de la magouille. Mais surtout, il m'arrive de rêver de vivre enfin ce jour où nous serons nous-mêmes, libérés de ce linceul qui nous étouffe et nous fausse. Pouvoir être moi, pouvoir être homme, entrer dans ce plan prévu depuis la nuit des temps, quitter les chimères pour la réalité et l'ombre pour la lumière.

Mais, assis sur les marches, au pied de la fontaine, je ne vois

que des masques, des comédiens de vie, des personnes en spectacle. Je ne sais plus très bien qui rêve, d'eux ou de moi, qui a raison et qui a tort! Mais contre toute attente, contre toute logique, j'attends le jour où Il viendra, et j'entendrai alors toutes ces personnes dire sur son passage: Ecce homo, voici l'Homme.

Pierre Yves Zwahlen ■

Le Locle

Médiatisation

Récemment, lors d'une lecture d'un ouvrage traitant de la communauté amish aux Etats-Unis*, j'ai été vivement interpellé par un chapitre concernant les médias. L'auteur y aborde une affaire de drogue qui venait de secouer la communauté et qui conduisit ses membres à se méfier du «monde» à cause de la manière dont les faits avaient été rapportés dans la presse. Le titre choc avait de quoi attiré la curiosité des lecteurs: «Des Amish et des Païens arrêtés pour trafic de drogue» (Lancaster News Era, le 23 juin 1998). Dans la réalité, ce que le titre occultait, c'est que «les païens» désignaient un groupe de trafiquants anglais (Pagans) et que les deux jeunes gens arrêtés par les forces de l'ordre n'étaient amish que par leur naissance et non par une appartenance déclarée à cette communauté. Comme le dit Jacques Légeret, en commentant l'événement dans son livre, «ce jeu de mots douteux a blessé d'une manière durable toutes les communautés amish des Etats-Unis*». Puis, ce qui peina le plus cette communauté fut la façon dont on traita l'affaire dans la presse: en effet, comme les Amish refusent de parler devant une caméra, une chaîne de télévision se permit même de déguiser un agriculteur en Amish pour réaliser un reportage!

Comment ne pas être choqués face à la description d'une réalité qui nous touche également chez nous, là où la médiatisation est la forme de communication privilégiée de notre société? Pourtant, le terme «médiatisation» ne se rapproche-t-il pas du mot «incarnation» qui nous est si cher? Peut-être la différence se trouve-t-elle dans un manque de profondeur ou d'«épaisseur» du premier. Car incarner un message, c'est aller à la rencontre des autres, c'est exprimer une parole vraie. «Mais une parole vraie, nous rappelle Louis Evely*, nous livre aux autres, nous découvre à nous-mêmes, nous oblige à changer, nous rend vulnérables et fragiles. Rencontrer un autre, c'est devenir autre...».

En ce début de nouveau millénaire, et dans nos réflexions sur l'évangélisation et la pertinence du message chrétien dans notre monde, gardons à l'esprit la nuance qui existe, non seulement entre deux termes, mais surtout entre les deux réalités qu'ils recouvrent.

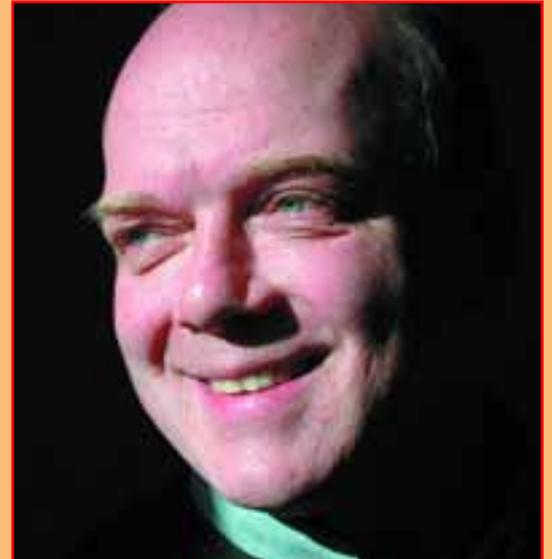
Eric McNeely ■

* *L'énigme amish. Vivre au XXI^e siècle comme au XVII^e,* de Jacques Légeret, Ed. Labor et Fides, 2000, pp. 206ss.

* *Ibid.*, p. 207.

* *Chaque jour est une aube*, Le Centurion, 1987

Sans phrases



Georg Schubert

Responsable de la communauté
Don Camillo et conseiller synodal

Une colère récente

- Elles mûrissent lentement... La dernière a été contre quelqu'un qui doutait de ma foi.

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?

- Ingénieur en électricité. J'ai toujours bricolé... Je me suis même électrocuté plusieurs fois!

Le personnage célèbre avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Le théologien Dietrich Bonhoeffer. Pour mieux connaître son cheminement vers la résistance.

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?

- Un pèlerinage, à pied et en famille, jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle.

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- Les doubles messages, le flou dans les relations.

Qu'est-ce qui est important?

- La vérité, mais en amour, avec amour.

Qu'est-ce qui vous fait douter?

- La souffrance: la mienne et celle des autres. Pour moi, la difficulté d'avancer, de mûrir; pour les autres, un ami qui meurt, un enfant qui a vraiment mal...

Votre recette «magique» quand tout va mal?

- Prendre du temps, pour interrompre le tourbillon.

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?

- J'ai toujours voulu t'aimer.

Si vous étiez un péché?

- Je serais l'ignorance volontaire.

Votre principal trait féminin?

- La patience.



Ne soyons pas primaires!

En réponse à la lettre de M. Hans-Peter Renk, publiée dans notre dernier numéro (131)

Ce que je reproche essentiellement au texte de Théo Buss, c'est d'être parfaitement unilatéral, dépourvu de toute nuance, ignorant des contextes historiques, assenant des jugements sans instruction, bref, d'être idéologique et arbitraire. Si l'on accuse H. Kissinger et R. Mc Namara d'être des criminels de guerre au même titre, voire davantage, que Pol Pot, il faut un argumentaire d'historien et de juriste que mon collègue licencié en théologie comme moi serait incapable de développer. Seulement on voit bien que pour l'auteur, pasteur qui a beaucoup voyagé - surtout en Amérique - et qui est sensible aux problèmes du tiers-monde et qui est révolté par les injustices, ce qui est très bien, l'essentiel n'est pas d'exprimer la justice et la vérité, mais de dénigrer systématiquement les USA, sans nuance ni recul, car c'est son dada, et de provoquer si possible la haine du lecteur à leur égard. S'il était équitable, il qualifierait aussi de criminels de guerre, voire de coupables de crimes contre l'humanité, des «héros», naguère vénérés par mes copains chauds-tendances POP, comme le jovial Mao Tsé Toung (on dit maintenant, je crois, Mao Dzé Dong!?), enfin Toung ou Dong, le même gros con qui a lancé la magnifique Révolution culturelle et fait génocider les moineaux de Chine sous prétexte qu'ils bouffaient du grain (seulement ils bouffaient aussi et surtout les insectes qui s'attaquaient au grain!); et ses successeurs, et les dirigeants vietnamiens que l'on prenait pour des saints et des David contre Goliath, et qui ont agi avec quel humanisme au Cambodge et dans leur propre pays; et tous les dirigeants du monde qui ont livré des armes à des belligérants; et la reine d'Angleterre et M. Thatcher qui ont repris les Falkland; et les dirigeants soviétiques (anti-impérialistes renommés) à propos de l'Afghanistan; et une riche brochette de dirigeants africains... Sans parler de calibres complètement tarés tels les «étudiants en théologie» talibans.

Je n'ai jamais dit ni pensé que la guerre du Vietnam avait été une guerre propre et juste. Encore une fois, ce qui me gêne dans l'article de Buss, c'est la haine anti-USA érigée en système unilatéral, au point que l'on demande aux gens de boycotter non seulement les McDonald's - ce que l'on peut comprendre à la rigueur si l'on préfère se faire voler par le cuistot du coin qui vous sert sa semelle-frites immonde -, mais aussi le cinéma créé et produit aux USA, comme si tout ce qui vient de là-bas était par nature suspect et maudit, y compris l'art. Il faut être complètement borné pour ne pas voir qu'il existe aussi de bons films US, qui sont de vrais chefs-d'œuvres, et du théâtre; va-t-on demander, pendant qu'on y est, le boycott de la littérature nord-américaine, de la poésie, passée et présente, de la musique? Les bonnes raisons, et sentiments, ni la légitime indignation ne justifient le glissement vers l'obscurantisme où l'on danserait de joie autour d'un autodafé brûlant les ouvrages, édités aux USA, de Steinbeck ou de Dos Passos...

Robert Tolck, Neuchâtel ■

Pas de publicité!

A propos de l'article intitulé «Sylvie, Ludovic, Sébastien et les autres», publié dans La VP no 130

Je suis la tendance générale de l'époque, à savoir accepter les couples homosexuels, et leurs besoins d'être libérés des culpabilités moralisantes. Cela ne me gêne pas s'ils s'affichent.

Ce qui me gêne, c'est que vous leur fassiez une publicité dans un journal comme La VP (ainsi qu'on peut interpréter vos lignes).

Louis Pelet, Le Locle ■

Avertissement

J'ai été surprise de découvrir que vous proposiez un séminaire de yoga (p. 26 de votre dernier numéro). Vous êtes-vous renseignés à fond sur ce qu'était le yoga, avant d'en proposer un séminaire à des chrétiens ou «chrétiens potentiels»?

Je veux bien concevoir que vous proposiez d'autres cours qui n'aient pas une relation directe avec la foi chrétienne. Mais là, c'est carrément contraire au christianisme!

Définition du yoga (dictionnaire): «Yoga: l'un des 6 systèmes de philosophie visant à activer certains états de conscience et forces particuliers (vision mystique), devant permettre à l'homme mortel de s'unir au tout universel (divin)». Dans le yoga, le salut s'obtient par un effort du corps et de l'âme, ainsi que par une discipline ascétique. Cette ascèse doit permettre l'union de l'atman avec le Brahman, c'est-à-dire de l'individu avec le divin. «Vous serez comme Dieu...» (Genèse, 3, 4-5).

Fritz Blanke, spécialiste en religions orientales, écrit: «Le yoga paraît de prime abord inoffensif avec ses divers exercices; mais il transporte ses adeptes dans un monde spirituel et religieux tout à fait particulier. Il offre à l'homme - momentanément - la libération de son environnement immédiat, ainsi que le bonheur absolu. Mais le yoga est une religion qui s'est substituée, pour de nombreuses personnes, à la foi chrétienne. Au niveau mental, le yoga est une discipline de l'esprit qui vise le salut. Par des exercices de l'âme, l'homme doit s'élever et réaliser l'union avec «Dieu». Le yoga est donc un chemin d'autorédemption qui part du bas pour aller vers le haut. A l'inverse, le chemin chrétien du salut part du haut vers le bas: c'est la grâce de Dieu, manifestée par le don de Jésus-Christ, qui nous unit à Dieu.»

Christine Picci, Cortaillod ■

Le choc de la photo

A propos de la couverture de notre de décembre
Je ne peux pas laisser passer la parution de votre dernière «Vie protestante» sans vous dire ma profonde déception pour votre première page du numéro de Noël. Je suis surprise que vous n'ayez pas compris que vos lecteurs attendaient autre chose de votre journal. Une simple bougie ou une étoile, ou une branche de sapin aurait moins choqué! Si vous deviez vraiment faire paraître la photo «Dire oui», pourquoi ne pas la mettre sur une page intérieure?

Evelyne Simmen-Wuthier, Areuse ■

Je suis presque honteuse de dire que je suis abonnée à votre revue «La Vie Protestante». Vraiment si vous n'avez que cette atrocité pour remplir votre première page, je vous dis de suite de réviser votre jugement. Ce n'est pas étonnant que la population déserte les cultes. Vraiment quelque chose a changé sur cette terre. C'est du rétrograde et d'un mauvais goût! Et ce n'est pas cette caricature qui incitera les gens à prendre un abonnement à votre journal.

Hélène Lebet, Neuchâtel ■

Dire oui... et moi je dis non, pour une couverture de décembre.

Le journal reste sur la table pour en lire le contenu qui plaît à toute la famille et pourtant on croit que c'est un journal d'horreur! Je ne désire pas un sapin... mais il y a d'autres sujets.

Eveline Fluck, Boudry ■

Votre avis nous intéresse!

Un de nos articles vous a interpellé:
faites donc profiter l'ensemble
des lecteurs de votre réaction.



Pour envoi:
La Vie Protestante neuchâteloise,
courrier des lecteurs,
Rue des Sablons 32, 2000 Neuchâtel



«Omo lave plus blanc»: tel aurait pu être un sujet de conversation entre Bill Clinton et Jean-Paul II dans les couloirs de la pinacothèque du Vatican. «Aurait pu», car, de l'aveu même du Saint-Père à l'oreille de son chirurgien, l'ex-président des Etats-Unis est resté indifférent aux civilités pontificales lors de rencontres pourtant qualifiées de marquantes. Etait-il simplement contemplatif devant le drapé sans accroc des peintures magistrales qui ornent les murs, ou alors un peu jaloux de la robe immaculée du chef de l'Eglise catholique romaine? Quoiqu'il en soit, personne ne se risque à dire que les deux puissants n'ont parlé que chiffons, mais la rumeur enfle vite...



Infernal

L'ONU, qui comme chacun le sait, n'est quand même pas n'importe qui (ou quoi - sans point d'interrogation), estime dans un rapport publié tout dernièrement, que le nombre de drogués dans le monde s'élève à la bagatelle de... 180'000 millions! Accessoirement, cela équivaut à 25 fois la Suisse. Ajoutez à ce chiffre faramineux les «camés» aux médicaments - en gros le double des drogués -, les alcooliques - dix fois plus nombreux encore! -: mal an plutôt que bon an, on arrive de la sorte à près de deux milliards et demi de toxicomanes. Tout cela sans compter les «shootés» du boulot et ceux du sport, qui vont puiser leur dose d'endorphine les uns dans le surmenage, les autres dans l'effort à outrance. Et l'on s'étonnera ensuite que la planète aille de guingois...



La corruption est un mal qui gangrène la planète Les Eglises ont un rôle à jouer contre le fléau

Eglises et œuvres d'entraide ont plus que leur mot à dire, elles ont leur rôle à jouer dans la lutte contre la corruption - ce toxique qui paralyse les pays émergents et frelate les démocraties. On s'en convainc au gré de l'étude réalisée par *Pain Pour le Prochain-PPP* dans sa série *Repères* (1/ 00), rédigée par son secrétaire général Christoph Stuckelberger. Il va jusqu'à jeter les bases d'un «programme œcuménique de lutte contre la corruption». Présentation.



Ces trois affiches accueillent le voyageur à l'aéroport de Douala

En lisant, page 8, que «les œuvres d'entraide, les missions et les Eglises sont elles-mêmes partie à la fois du problème et de sa solution», on se dit d'abord que ça y est: la fameuse tendance protestante à l'autoflagellation a encore frappé. En fait, c'est plus nuancé. Entre l'autoflagellation et l'angélisme, il y a place pour un peu de lucidité.

Premier point: la corruption n'est pas une spécialité du «Sud». N'y voir qu'une sorte d'excroissance de la «culture du cadeau» et du bakchich ne résiste pas à l'analyse. La gangrène est mondiale. Les «affaires» en France, dans la branche de

la construction en Allemagne, dans la Commission de l'Union européenne à Bruxelles, ne sont que de récents exemples parmi des centaines d'autres. Au milieu des années 80, les dessous-de-table dans les transactions internationales avoisinaient 5 à 10% du volume des commandes: on en est aujourd'hui à... 20%!

La Suisse...

«*Transparency International*», créée en 1993 à Berlin pour être un forum contre la corruption, présente désormais dans 70 pays, tient à jour un double indice, assez parlant, sur la base de sondages auprès des entre-

prises, banques, audits, chambres de commerce, avocats d'affaires de la planète. Sur l'un des tableaux, la Suisse apparaît au quinzième rang pour l'indice des payeurs de pots-de-vin de la part des 19 principaux pays exportateurs. Et c'est la Chine (avec Hong-Kong) qui mène le bal. Sur l'autre, qui montre comment la corruption est perçue pour chaque pays par la communauté internationale, la Suisse occupe un «hono-

nable» dixième rang sur cent - l'excellence dans l'innocence, si l'on peut dire, étant le fait des Danois.

Pour n'être donc pas leur apanage, il n'empêche que c'est bien dans les pays du «Sud» que la corruption a les conséquences les plus destructrices. PPP la dénonce comme aussi néfaste que l'endettement. Elle biaise les flux du développement, prive les Etats de rentrées fiscales, diminue la qualité des services par abaissement des normes, amoindrit la sécurité en multipliant les cas de malfaçon, distord le marché, la concurrence, accroît les disparités, affaiblit la confiance dans les institutions, subvertit la démocratie, entame les garanties juridiques, et vient au secours des... dictateurs. Au bout de la litanie, les perdants sont les citoyens déjà les plus démunis, presque à chaque coup.

L'«accélération»

A partir d'une définition qui la voit comme «l'abus de pouvoir public ou privé

«Au milieu des années 80, les dessous-de-table dans les transactions internationales avoisinaient 5 à 10% du volume des commandes: on en est aujourd'hui à... 20%!»



Photos: Stuckelberger

Cameroun, 1999: le code de conduite est au centre des discussions

pour satisfaire des projets particuliers», il faut quand même distinguer la «corruption de pouvoir», la grande, celle qui joue sur l'appât du gain, de l'influence, des positions dominantes, de la «corruption de pauvreté» - par exemple celle d'un fonctionnaire mal payé qui cherche à mettre un peu de

«Il faut distinguer la «corruption de pouvoir», la grande, celle qui joue sur l'appât du gain, de la «corruption de pauvreté» - par exemple celle d'un fonctionnaire mal payé qui cherche à mettre un peu de beurre dans ses épinards...»

beurre dans ses épinards... S'y ajoute la «corruption d'accélération», celle qui permet d'obtenir des services ou des biens à un coût administratif moindre ou dans un délai plus court, d'accélérer la sortie d'un port pour des marchandises, de débloquer des autorisations... Et c'est là, souligne l'étude de PPP, que les Eglises, avec leurs projets de développement et leurs œuvres, sont parfois impliquées. Oh, certes, souvent

pour la bonne cause. Mais on a vu aussi des responsables d'Eglises accumuler un pouvoir indu. Et puis, si tant est qu'on puisse appliquer cet adage aux Eglises, «*Corruptio optimi pessima*»: la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire! Il faut le rappeler: la fin ne justifie pas tous les moyens. La corruption, ici

comme partout, reste une manœuvre délictueuse. Mais PPP nuance: la co-responsabilité des organisations donatrices du Nord en fait de corruption ne consiste pas, en général, à s'impliquer dans des transactions douteuses, mais à continuer de soutenir des organismes dont elles connaissent pertinemment les méthodes douteuses.

Alors, si les Eglises et leurs œuvres font partie du problème, n'est-il pas logique

qu'elles prennent part aux solutions? Et pas seulement en prêchant sur quelques passages bibliques bien choisis tels qu'Ex. 23, 8; 1S 8, 3; Pr. 17, 23; Judas en Mc. 14, 10-11, ou Simon le Magicien en Ac. 8, 8-24.

Code de conduite

Ici parle l'expérience de Christoph Stuckelberger. C'est à son incitation qu'a été créée voici cinq ans la branche suisse de *Transparency*, en relation avec PPP et d'autres milieux, comme l'Institut d'éthique sociale de la FEPS. Trois ans plus tard, on a retrouvé Pain Pour le Prochain mais aussi *Transparency*, le Département Missionnaire (DM), la Mission de Bâle, la DDC (Direction suisse de la coopération et du développement) et des organismes africains comme leviers de commande d'un projet pilote qui a permis d'établir un modèle de «code de conduite contre la corruption et pour la transparence des organisations non gouvernementales et des projets d'Eglise au Cameroun», pays très touché par le fléau.

C'est une première mondiale dans le genre. Il s'agit surtout de promouvoir un mode transparent de présentation des comptes, d'établir des structures démocratiques de décision, la séparation des pouvoirs, la limitation des mandats, la protection des personnes qui luttent contre la corruption. Le défi, c'est de veiller à ce que le code soit signé et respecté par le plus grand nombre d'organisations ecclésiales ou autres dans le pays. Rendez-vous est pris en 2001 pour un premier bilan.

Mais dans la foulée, fort du mandat précis remis par les Eglises au COE (Conseil œcuménique des Eglises) pour lutter contre la corruption - c'était lors de l'Assemblée de Harare, au Zimbabwe, en décembre 1998 -, le secrétaire général de PPP propose désormais un «Programme œcuménique de lutte contre la corruption». Il s'agit d'essayer d'étendre dans le monde le «code de conduite» expérimenté au Cameroun pour les Eglises et les organisations. Alors, dit en substance l'étude de Pain Pour le Prochain, les Eglises et les œuvres d'entraide accroîtront leur crédibilité. Elles seront mieux placées pour exiger des entreprises internationales, des gouvernements et des institutions multilatérales, qu'ils s'engagent aussi dans cette lutte. Où ils ne seront pas désarmés. Car des instruments existent, ou peuvent être créés: nouvelles lois, clauses anti-corruption dans les contrats de développement, pactes d'intégrité et autres codes de conduite, journalisme d'investigation, éducation éthique...

Michel Vuillomenet ■



Les Eglises suisses seront présentes à EXPO 02 Du premier au septième ciel

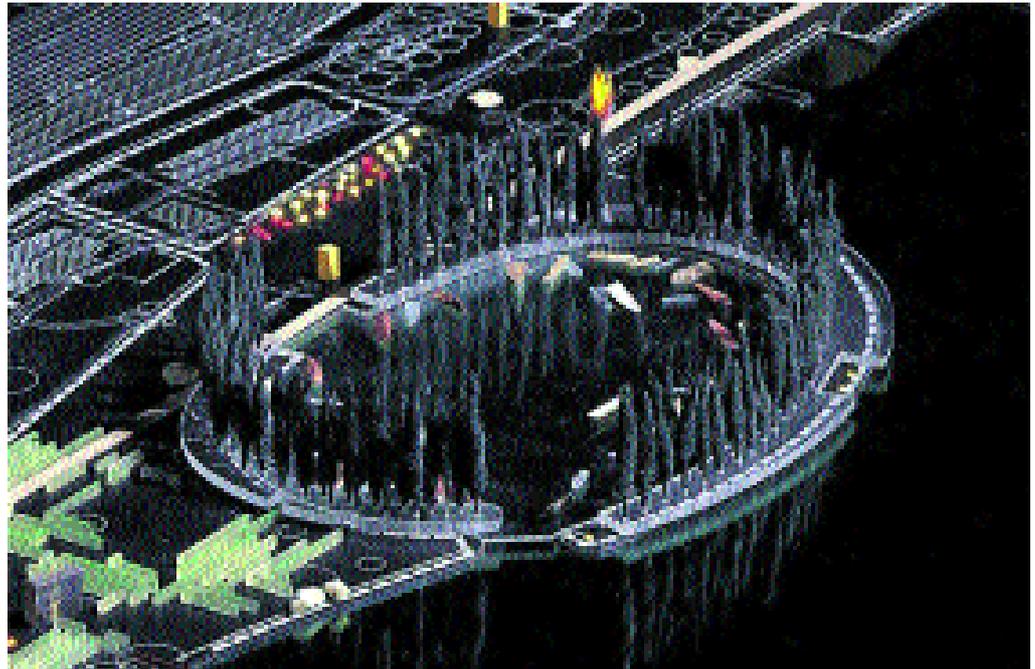
L'Expo.02 aura lieu – et en son milieu, à Morat, le projet des Eglises de Suisse et de la direction artistique verra le jour sous le titre: «*Un ange passe*». A quoi le visiteur doit-il s'attendre, quels sont les objectifs des initiateurs et réalisateurs? Présentation, en avant-première.

L'être humain ne vit pas que pour satisfaire ses besoins immédiats. Son humanité se construit dans la tension du mystère qui entoure sa destinée et des réponses que lui accordent notamment les religions. Pourquoi devons-nous mourir? Pourquoi l'injustice, pourquoi l'amour, pourquoi... Dieu?

Façonnée par la foi chrétienne et l'apport d'autres courants spirituels, la Suisse moderne participe aujourd'hui d'un même changement de repères que de nombreux autres pays. Mais derrière des remises en question radicales subsistent quelques vérités sur l'être humain que les religions, et notamment la religion chrétienne, ont la vocation de redire en empruntant la langue et la culture du temps: que Dieu parle avant que l'homme ne lui réponde, que l'environnement excède ses cycles naturels, que la dignité rendue à un seul être préfigure le salut de l'univers, que la mort porte en elle la promesse de l'aube...

Refléter les visages de la foi

Les Eglises de Suisse et Expo.02 ont à cœur de faire entendre, voir et sentir ces vérités dans le cadre de l'Exposition nationale. Elles proposent de convoquer des figures religieuses à forte teneur symbolique tels les anges et les sept ciels pour étonner, émou-



voir ou intéresser les visiteurs à une Bonne Nouvelle venue d'ailleurs. La façon dont chaque thématique sera mise en scène est à dessein très différente des autres, afin de pouvoir rendre compte de la diversité des postures spiri-

«La notion de ciel permet poétiquement de démontrer qu'il y a toujours de la lumière au cœur de la plus sombre obscurité»

tuelles que suscite la foi aujourd'hui. Mais chacune d'elles devra évoquer à sa manière une vérité religieuse que les concepteurs du projet souhaitent fondamentalement exprimer dans ce contexte, à savoir: la foi présuppose la précedence de Dieu, sa révélation et ses promesses.

Le projet vous invite à une balade le long du lac de Morat. Fermez les yeux et imaginez:

- sept ciels en forme de voûte sur les rives du lac de Morat dessinés par le bureau Jean Nouvel, architecte chargé de la réalisa-

tion de l'arteplage;

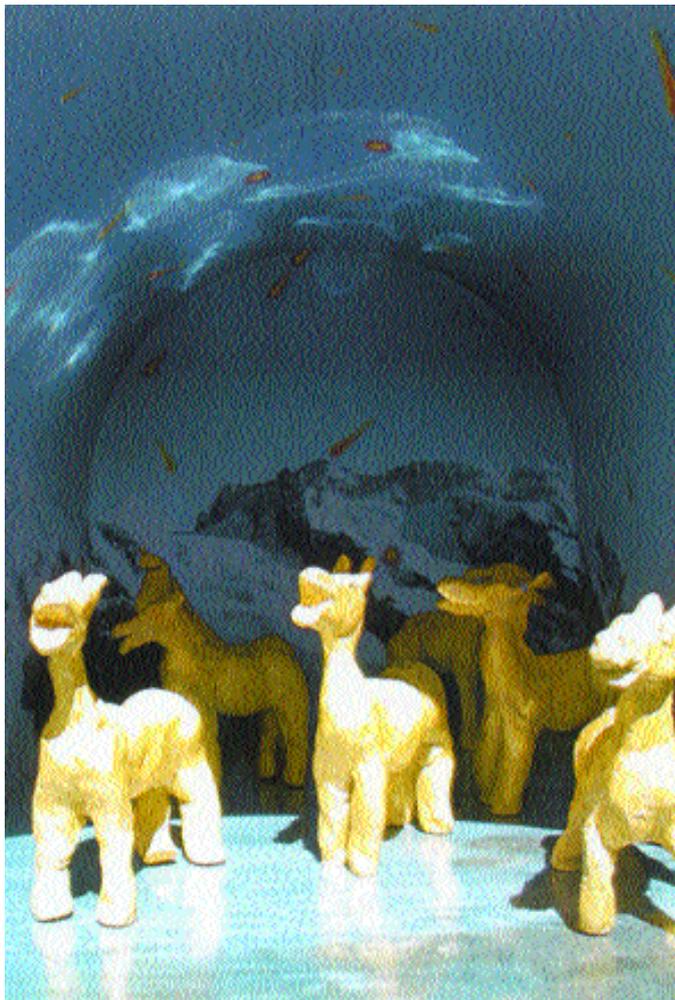
- sept œuvres contemporaines réalisées par des artistes de renommée nationale et internationale;

- sept thèmes liés à la vie et à la foi: la création, la bénédiction, le verbe, la vie après la mort, les relations et l'échange, la Bonne Nouvelle, le mystère.

Les ciels

Sept espaces ont été attribués à ce projet, pour des motifs là aussi liés à la symbolique religieuse. Ces sept lieux sont appelés «ciels» pour évoquer la dimension classiquement céleste des divinités et du siège de Dieu. L'ange qui semble s'y mouvoir librement descend parfois sur terre afin de créer la surprise. Les sept ciels font référence également à certains parcours mystiques de la tradition religieuse et marquent, dans l'expression courante «le septième ciel», l'extase, la plénitude, le bonheur total.

Par ailleurs, cette notion de ciel permet poétiquement d'introduire l'idée générale qui sous-tend le projet. Il ne s'agit pas de présenter



un monde spirituel complètement démarqué de la réalité humaine - mondaine -, mais de démontrer qu'il y a toujours de la lumière au cœur de la plus sombre obscurité. C'est ce que professent les religions en général, et le christianisme

«Chaque ciel entend faire découvrir à travers les cinq sens une certaine appréhension de la vie et de la foi d'aujourd'hui»

en particulier, qui annonce un processus de révélation de la lumière pour changer la vision que l'on a sans elle du monde. En ce sens, il ne s'agit pas dans ce projet de tendre un miroir au monde religieux contemporain mais de changer l'échelle des visions à la lueur d'une exposition de

thématiques différées - diffractées - par le ciel et ses couleurs.

Formellement, les sept ciels seront disposés dans des «pavillons» en forme de voûte dont la surface au sol est un rectangle de cinq mètres sur sept. Chacun de

ces espaces a été développé selon une thématique précise par un artiste individuel, sur la base d'un cahier de charges thématiques. Le projet vit de la complémentarité entre les sept ciels. Aucun ne couvre l'ensemble. Tous y participent. Le visiteur peut ainsi découvrir chacun des ciels

et y créer à chaque fois quelque chose de nouveau, le découvrir et l'interpréter à sa façon. Dans l'un, il peut pénétrer et se déplacer, dans l'autre, il ne peut le découvrir que de l'extérieur. Chaque ciel entend faire découvrir à travers les cinq sens une certaine appréhension de la vie et de la foi d'aujourd'hui. Certains ciels animeront le visiteur à la réflexion tandis que d'autres l'inviteront à des instants ludiques.

Le contenu

- *Le ciel de la Bonne Nouvelle* présentera les résultats d'un sondage réalisé auprès du grand public à partir de mai 2001 sur la question: «*Qui êtes-vous pour Dieu?*». Il appellera à une réaction des visiteurs de l'Expo.02 sur place. Un artiste écrira les réponses dans un livre.

- *Le ciel du Mystère* montrera un aspect important de l'Évangile: le changement des critères. Les derniers seront les premiers, et les pauvres seront bienheureux. L'artiste de ce ciel exposera la petite figure d'un homme repourvu monté à l'envers. Il «flottera» sur un piédestal au milieu de ce ciel. L'artiste aimerait exprimer le fait que les hommes rejetés ont aussi accès au ciel, mais que rien ne reste comme avant: ils sont retournés.

- Sept ânes, grandeur nature, représenteront *Le ciel de la Création*. Des ânes qui crient comme la création tout entière qui gémit maintenant encore en attendant la révélation du Royaume des cieux.

- *Le ciel du Verbe* invitera les visiteurs à réfléchir au sens de quatre mots: sel, terre, lumière, monde. Que signifient-ils? Quelle en est l'essence? A quoi font-ils référence? Qu'évoquent-ils? - *Le ciel des relations et de*

l'échange sera représenté par un mur dans lequel les visiteurs pourront déposer des objets personnels et en prendre d'autres, illustrant le partage dans le respect de l'identité de chacun. C'est principalement dans ce ciel qu'une place sera faite à d'autres religions, illustrées par des objets assemblés par l'artiste, et qui tous racontent à leur façon une approche de la religion.

- *Le ciel de la vie après la mort* est presque naturellement le projet le plus ambigu, dans la mesure où il a pour ambition de représenter l'après-vie, de montrer donc ce qui est du domaine de l'indescriptible, de l'innarrable. Une boîte noire (the black box), des vibrations, une bande sonore qui mêlera bruits et musiques, inviteront le visiteur à fermer les yeux et à se concentrer sur sa vie intérieure, sur la «lumière sonore» que nous percevons dans le silence.

- *Le ciel de la bénédiction* mettra en scène six paires de mains bénissant le visiteur. La bénédiction, comprise comme une source intarissable, sera représentée par de l'eau qui coulera des mains pour disparaître dans le lac.

On cherche du monde

La réflexion des visiteurs tient beaucoup au cœur des auteurs de ce projet. Pour atteindre ce but, il sera important que des personnes soient présentes dans chacun des ciels afin de répondre aux questions des visiteurs. Cet accompagnement devrait dépasser le simple service d'un «personnel de musée». L'aide des communautés, des paroisses chrétiennes et de personnes bénévoles est vivement requise pour ce service d'écoute, d'accueil des réactions.

Pour toute la durée de l'Exposition, nous cherchons des personnes bénévoles prêtes à s'investir dans ce rôle d'accompagnateurs ou d'accompagnatrices comprenant à la fois la surveillance des objets exposés, la manipulation des installations techniques ainsi que l'explication, l'information et le contact avec les visiteurs.

Si vous êtes intéressé(e) (aucune connaissance particulière, que ce soit en

matière d'art ou de technique, n'est requise), vous pouvez vous adresser au secrétariat de l'ESE.02 à Montmirail (2075 Thielle, 032 756 90 24). Ces coordonnées valent également pour tout autre renseignement sur la manifestation.

Georg Schubert
et Katja Müller ■

ESE.02 – quel drôle de nom!

Les Eglises de Suisse à l'Expo.02 se cachent derrière cette abréviation; l'association groupe quatorze Eglises ou Œuvres helvétiques. L'ESE a trois tâches principales :

- la réalisation du projet «*Un ange passe*» qui sera développé avec la direction artistique;
- l'organisation de deux journées «thématiques», à Pentecôte et au Jeûne fédéral en 2002.
- l'information des Eglises locales qui organiseront des manifestations autour des arteploges.

Tous en chœurs

Les Eglises inviteront des chorales et des groupes musicaux de styles différents à venir, quatre jours après l'ouverture de l'Expo, sur les quatre arteploges pour fêter Pentecôte, symboliser la notion de rassemblement et aussi celle de dispersion aux quatre coins du monde. Des contacts seront pris dès avril de cette année en vue de préparer l'événement. Les chorales intéressées à y participer peuvent d'ores et déjà contacter le bureau de coordination ESE.02: tél. 032 756 90 24.

Récoltons ce qui est bon

Le Jeûne fédéral, proche des traditionnelles fêtes des moissons, verra la rencontre de personnes connues des mondes du sport, de la politique ou du show-business avec des héros du quotidien qui se sont distingués dans les domaines du social et de l'éthique. Il s'agira alors de montrer que beaucoup de choses remarquables, souvent cachées, se passent tous les jours. Cette mise en valeur du positif se fera en collaboration avec les visiteurs de l'Expo; ceux-ci seront appelés à prendre part activement à un inventaire qui sera consigné dans un livre gigantesque (dans lequel il sera possible d'entrer), et des acteurs provoqueront leurs réflexions. (gs)

Un ange passe

Ein Projekt der Direction artistique,
der Schweizer Kirchen
und
von zeitgenössischen Künstlern

Vorprojekt 4509 „Un ange passe“

Dieses Vorprojekt wird vorgelegt von der
Arbeitsgruppe „Un ange passe“ unter der
Leitung von:

Gabriel de Montmollin, Theologe und
Verleger, Autor
Georg Schubert, Geschäftsführer ESE.02

Montmirail, 18. November 2000



Tout, tout, tout...

Des pilotis par-ci, des places de parc qui disparaissent par-là, mais pas grand chose de plus: le public ne se fait encore pour l'instant qu'une idée extrêmement approximative de ce que sera vraiment Expo.02. Vous souhaitez en savoir plus, et notamment sur la place des Eglises dans cette manifestation? Le groupe de discussion de la paroisse de Serrières peut vous être utile: il met sur pied en effet, le 13 mars dès 20h, à la maison de paroisse, une rencontre avec Pierre Dubois et Georg Schubert, membres influents de l'organisation. Des dias seront projetés, et vous pourrez poser toutes les questions que vous souhaitez.

Fribourg, terre d'accueil pour les films du Sud

Du 11 au 18 mars prochain a lieu la 15e édition du Festival international de films de Fribourg, une manifestation cinématographique unique en son genre en Suisse, tant elle a su garder intact son idéal de partage et d'ouverture.

Comme aime à le répéter son directeur Martial Knaebel, vaille que vaille, le Festival international de films de Fribourg ne faillit pas à son devoir de «service public», en persistant à vouloir faire connaître au plus large public toutes les richesses des cinématographies du Sud. Eh oui, contrairement à ce qui se passe dans la plupart des festivals huppés, le commun des mortels, à Fribourg, a accès à toutes les projections et, surtout, peut dialoguer sans chichis avec les auteurs des films présentés! Année après année, ce petit miracle de convivialité féconde se reproduit; année après année, des chefs-d'œuvre inconnus souvent privés d'écran «ailleurs» obtiennent «ici» un droit de passage vital pour eux – car, ne l'oublions pas, les films, même les plus lointains, sont faits pour être vus!

L'Asie en force

Ouverte aux cinématographies d'Afrique, d'Amérique du Sud et d'Asie, cette quinzième édition s'annonce comme très prometteuse. Les films présentés en compétition confirment la tendance enregistrée ces dernières années: l'avenir du (bon) cinéma semble se jouer actuellement en Extrême-Orient: sur les douze œuvres sélectionnées, sept sont issues de pays comme la Chine, Taïwan, la Corée du Sud ou le Japon! En comparaison,

l'Afrique et l'Amérique du Sud font bien pâle figure (seulement trois films) et indiquent combien les systèmes de production sont en crise «là-bas»! À titre personnel, nous faisons de «Chunhyang» du cinéaste sud-coréen Im Kwon-Taek notre grand favori: sur le mode du pansori (chant traditionnel coréen médiéval), Im Kwon-Taek a réussi une œuvre d'une modernité confondante. Avouons aussi un grand faible pour «Yi Yi» («Et un et deux») du Taïwanais Edward Yang – bien qu'il ait déjà obtenu le Prix de la mise en scène au dernier Festival de Cannes. D'une durée de près de trois heures, cette chronique familiale restituée avec un bonheur rare toute l'alchimie complexe des sentiments!

Cinémas de ruptures

Bien évidemment, le Festival de Fribourg ne se réduit pas à sa seule compétition. Outre une section consacrée aux documentaires et aux courts-métrages, sa quinzième édition propose un panorama du jeune cinéma africain (qui laisse espérer des jours meilleurs pour l'avenir cinématographique du continent noir), ainsi qu'une rétrospective absolument fantastique intitulée «Le cinéma latino-américain de ruptures en ruptures». Riche d'une trentaine de films tournés entre 1930 et 1984, cette «rétro» rappelle comment des cinéastes comme Luis Buñuel (durant sa



Photo: Trigon

période mexicaine), Glauber Rocha, Mario Peixoto et autres Fernando Birri ont renouvelé, de manière radicale, les conceptions ciné-

matographiques prévalant jusqu'alors en Argentine, au Brésil, au Mexique et ailleurs.

Vincent Adatte ■

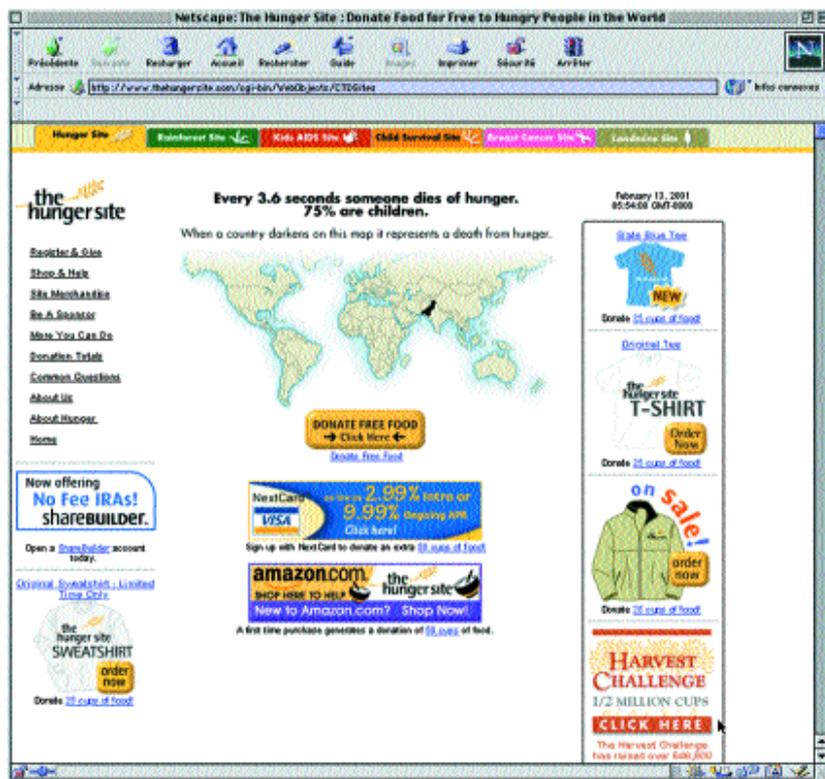
Le circuit des Films du Sud

Comme de coutume, le Festival de Fribourg va jouer les prolongations avec le *Circuit des Films du Sud* qui permet aux spectateurs qui n'ont pas pu se déplacer à Fribourg de découvrir dans toute la Suisse quelques-uns des temps forts de la 15e édition. Organisé par trigon-film, le circuit va faire étape à Neuchâtel (au cinéma *Rex*) et à La Chaux-de-Fonds (aux cinémas *Scala* et *ABC*) du 20 au 27 mars, sous l'égide de *Passion Cinéma*.

Pour renseignements

Festival international de films de Fribourg
 Du 11 au 18 mars 2001
 E-mail: info@fiff.ch
 Website: <http://www.fiff.ch>
 Tél. 026 322 22 32 Fax: 026 322 79 50

WWW.THEHUNGERSITE.COM: CYNISME HUMANITAIRE ET ARNAQUE SUR INTERNET



«Toutes les 3.6 secondes quelqu'un meurt de faim. 75% sont des enfants». Un slogan tragique, une carte du monde sur laquelle un pays vire au noir toutes les 3.6 secondes et un gros bouton intitulé «Donnez de la nourriture gratuite, cliquez ici»: tels sont les éléments qui composent la page d'accueil d'un site mondialement connu sous le nom de «The hunger site» (www.thehungersite.com). Dégueulasse!

Devant l'urgence du temps qui passe, marqué inexorablement par la succession des pays endeuillés, ma souris d'internaute moyen glisse vers le bouton au centre pour un click généreux. La page qui surgit alors comporte des remerciements pour mon geste humanitaire et quelques logos de sponsors qui paient pour chaque don. Le système est en effet redoutablement simple et efficace: à chaque click, je suis confronté à la publicité des sponsors qui, pour ces quelques secondes et le capital de sympathie que

leur apporte le contexte humanitaire, sont prêts à verser un demi pence (soit 5\$ pour 1000 clicks) redistribué pour combattre la faim dans le monde. Avec quatre sponsors, mon click correspond à un bol de nourriture. Est-ce que deux clicks font alors deux bols? Non, les dons sont limités à un par jour. Mais je suis encouragé à revenir chaque jour faire preuve de mon grand cœur! D'ailleurs, environ 200'000 personnes me suivront aujourd'hui. Si je suis impatient, je peux supporter bien d'autres

causes! Cinq sites sont nés de l'idée qu'a eue un programmeur informatique de l'Indiana en juin 1999: le *Rainforest Site*, où je peux cliquer pour sauver quelques mètres carrés de forêt pluviale depuis mai dernier;

Sébastien Fornerod 

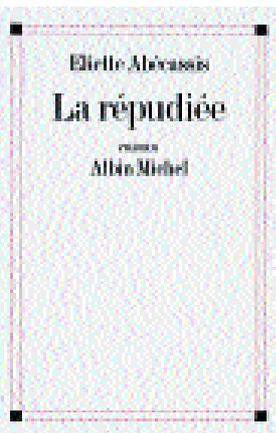
Suite et fin en page 47

Retrouvez la VP sur www.erenet.ch

➤ Pour cliquer plus loin... Vous préférez de l'humanitaire sérieux? Les deux sites que nous vous proposons ci-dessous ne font pas toujours l'économie d'un recours à l'argument émotionnel, mais le travail et l'analyse des institutions qu'ils présentent sont éprouvés. Bien sûr, il y a la Croix-Rouge, www.icrc.org, avec un site d'une grande qualité. A peine plus militant, le site de la section suisse d'Amnesty International, www.amnesty.ch, rompt avec l'humanitaire chantilly. Par exemple, sur la sobre page «soutien financier», il suffit d'écrire et l'on reçoit un bulletin de versement. On y trouve une échelle de valeurs: 30.- pour une visite de médecin, 50.- pour les fax urgents, et 1000.- pour la prise en charge d'un prisonnier d'opinion. On est loin du pavé de saumon pour la forêt vierge...

➤ Actualité sur le Net Si la Chaîne du Bonheur (www.bonheur.ch) joue la tirelire pour coups de cœur, il est recommandé aux généreux donateurs de verser en priorité à des œuvres d'entraide comme l'EPER (www.eper.ch, dont le site est très réussi). Ces organisations travaillant sur le terrain sont moins médiatisées que la Chaîne du Bonheur et doivent trouver un fond propre avant de recevoir un financement de sa part.

➤ Nouvelles d'EreNet Une nouveauté maison sur le site www.erenet.ch: une page VP où vous pouvez venir directement cliquer sur la page «cl@ir et Net». Vous trouvez également dans les pages de l'Eglise réformée les communiqués permettant de suivre et de comprendre les affaires synodales.



Confession d'une femme aimée et abandonnée

Nous sommes à Mea Shearim, quartier de Jérusalem où les juifs orthodoxes les plus stricts se cloîtent, n'en sortant que pour se rendre au Mur des lamentations. Une femme de 26 ans, Rachel, nous y accueille et nous raconte son existence. A seize ans, elle a été mariée à Nathan, étudiant d'une école rabbinique. Selon la règle, elle n'a pas connu, ni même vu son fiancé avant le jour du mariage. Un entremetteur avait tout préparé. Le rituel n'a pas empêché l'amour de naître et de s'approfondir au cours des ans. Rachel tra-

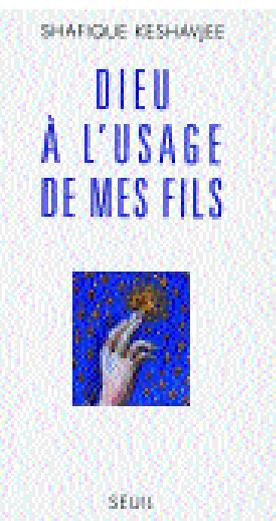
vaille comme secrétaire chez un oncle pour permettre à Nathan de poursuivre ses études. Mais le but du mariage et de l'amour physique ne peut être que la procréation qui assurera une descendance au mari. «*Il faut, dit le rabbin, se préparer aux temps messianiques en donnant naissance à toutes les âmes destinées à naître, et celui qui manque à ce devoir retarde la venue du Messie.*». Après dix ans de mariage, Rachel désespère d'avoir un enfant. Le Talmud, recueil des coutumes et des traditions, enseigne qu'«une femme

sans enfant est comme si elle était morte». Elle sait que son mari a le droit sinon l'obligation, ce délai écoulé, de la répudier. Il suffit de mettre en œuvre l'acte de divorce que le rabbin tient tout préparé. Pour tenter de soigner sa «stérilité», Rachel se résout, en cachette, à consulter un médecin. Les analyses révèlent qu'elle n'est pas stérile. Mais elle ne peut pas parler de cette visite à son mari, encore moins de la conclusion qu'il devrait en tirer. Fort de son droit, et surtout de son devoir religieux, et même s'il l'aime encore, Nathan répudie sa femme. Il l'abandonne à une déchirure insupportable: «*Unie à mon Aimé, dans son sein, ainsi je meurs d'amour ainsi je meurs.*».

Ce sont les derniers mots de ce roman admirable qui nous permet de mesurer à quelles aberrations peuvent conduire des prescriptions legalistes et rituelles, sous prétexte d'obéissance et de fidélité au Dieu d'amour et de miséricorde.

Michel de Montmollin ■

Eliette Abécassis, *La répudiée*, Ed. Albin Michel, 2000



Peut-on encore dire Dieu à ses enfants?

Certains (grands-)parents se posent aujourd'hui cette question. La réponse les embarrasse souvent. Ce livre peut leur venir en aide. Il se garde bien d'apporter des solutions toutes faites. Il illustre plutôt la manière d'introduire avec des adolescents un dialogue ouvert, simple et direct, éprouvé par l'auteur avec ses propres fils.

A vrai dire, et pas seulement pour les jeunes, la question de l'existence de Dieu n'est jamais close. Le mérite du pasteur Keshavjee est de n'écarter aucune des réponses possibles. Avec méthode et clarté, il ouvre la confrontation avec l'athéisme, les sciences, les autres religions... Il ne craint pas de nous faire ainsi entrer dans «le supermarché du

religieux» qui prévaut aujourd'hui. Sans cacher ses convictions, il aborde celles des autres avec beaucoup de liberté et de respect. Il les expose objectivement, grâce à la connaissance approfondie qu'il a du monde des sciences et des religions. Son souci est de sauvegarder à tout prix la liberté de ses interlocuteurs. Il se garde toutefois bien d'un relativisme flou, aux yeux duquel toutes convictions et toutes religions se valent. Sans l'imposer à ses fils, il veut témoigner devant eux du Dieu dont lui-même vit. Et il en vit, dit-il, comme «d'une expérience musicale». Sans en abuser, avec à propos, il fait intervenir des textes bibliques quand le dialogue les appelle.

Le livre culmine sur un avant-dernier chapitre consacré à «Jésus la virtuose» et au «mystère suprême qu'est sa résurrection». Il expose les objections et les contre-objections que cette affirmation de foi peut susciter. Prenant en compte la

réalité du mal, il montre comment Jésus transforme l'échec de la crucifixion en victoire de la vie. Le Dieu Très Haut est d'abord pour les chrétiens le Très Bas. Même si nous n'avons pas de dialogue à mener avec des jeunes, ce livre est précieux pour remettre en place et éclairer notre propre foi.

Michel de Montmollin ■

Shafiqe Keshavjee, *Dieu à l'usage de mes fils*, Ed. du Seuil, 2000

Découvertes

• **Un livre de poche**

Don Delillo: *Libra*. Les derniers jours, romancés, de Lee Oswald, assassin «officiel» de Kennedy.

• **Une BD**

Le décalogue (I et II, sur 10 à venir). Les Dix commandements revisités. **Giroud** signe les textes et un dessinateur différent est présent dans chaque numéro. Ici: **Béhé** et **De Vita**. Superbe!

• **Un roman étranger**

Tawni O'Dell: *Le temps de la colère*. Entre rage de vivre et rage contre la vie. Un premier roman: très, très fort!

• **Une œuvre théologique**

Eugen Drewermann: *Psychanalyse et exégèse*. L'universalité de la Bible grâce à Freud et Jung.

• **Un beau livre**

Dominique Ponnaud et Erich Lessing: *Dieu en ses anges*. Pas racontable...



WWW.THEHUNGERSITE.COM: CYNISME HUMANITAIRE ET ARNAQUE SUR INTERNET

Suite de la page 45

le *Kids AIDS Site* où mon click donne quelques secondes de soins à des enfants atteints du SIDA (septembre 2000); le *Child Survival Site* où je tends virtuellement une pilule de vitamine A à des enfants (encore!) atteints de rougeole ou de malaria (octobre 2000); le *Breast Cancer Site* qui me propose d'offrir une mammographie à des femmes qui n'en ont pas les moyens (octobre 2000); et le *Landmine Site* qui me propose de soigner les personnes victimes de mines antipersonnelles (novembre 2000). Tous ces sites ont exactement la même apparence et fonctionnent comme le *Hunger Site*: par le sponsoring. C'est-à-dire le cynisme élevé au rang de l'humanitaire...

A vomir!

Pourtant, je peux toujours faire plus. Je peux acheter le sweat-shirt aux couleurs de *The Hunger Site* qui correspond à 25 bols de nourriture en plus. Ou alors je peux commander le paquet de saumon fumé qui sauvera cinquante mètres carrés de forêt. Enfin, on me propose une boîte de

chocolat gourmet pour onze minutes de soin à un petit sidéen. La nausée dans la gorge, je tombe sur le *hunger site shopping village* dont le slogan est: «Chaque dollar que vous dépensez génère un bol de nourriture pour la faim dans le monde!» Un peu plus loin, une étude de marché tente d'attirer les sponsors avec un profil-type du donateur et la possibilité d'acheter des jours de pub par forfait (1250\$ les jours ouvrables et 1500\$ pour le week-end), ce qui contredit complètement le fonctionnement même du système!

Et les bénéficiaires alors? Les affamés de la planète voient leurs souffrances allégées par deux organisations 100% américano-américaines soutenues par mes clicks frénétiques: *America's Second Harvest* (www.secondharvest.org), qui distribue son aide aux USA., et le *Mercy Corps* (www.mercycorps.org), qui s'occupe du reste du globe. Toute une vision du monde dans cette répartition. Mais de nombreux articles parlent d'un soutien au Programme Alimentaire Mondial des Nations-Unies (www.wfp.org) qui n'apparaît

pas sur le site. C'est que le PAM a mis fin à sa collaboration avec *GreaterGood.com* (www.greater-good.com) – qui a pris le contrôle de thehungersite.com en février 2000 – depuis le 23 novembre 2000 à cause d'une différence de presque 200'000\$ entre les promesses de dons des Internauts et l'argent effectivement reçu en novembre 2000... L'arnaque n'est pas loin.

Pas de quoi être fier

Que reste-t-il de la générosité de mon premier click de souris? Un goût amer devant le pur cynisme commercial, devant cette instrumentalisation du travail humanitaire. De la honte pour ma propre tentation d'angélisme qui cache un mépris pour ceux qui s'engagent totalement, sur le terrain. Et la certitude que l'Internet n'est rien de plus que le monde qui l'a créé: on y trouve le pire et le meilleur, toujours inextricablement mêlés l'un à l'autre...

Sébastien Fornerod 🍷

Calver et Luthin



π

Ils ont dit ou écrit

Souvent à la une des journaux pour leurs résultats ou déclarations, les sportifs, et tout l'univers qui les entoure, ont fait couler beaucoup d'encre. Petit florilège teinté ici d'humour, là de dérision ou de gravité, de citations les concernant. Sérieux s'abstenir!

- «*La performance physique n'est pas tant une métaphore de la puissance sexuelle qu'une représentation du désespoir triomphal des hommes, du bond qu'il leur faudrait faire pour n'être plus mortels*», **Camille Laurens**, écrivain français.

- «*La gloire, c'est la fumée sans feu dont on parle tant*», **Jules Renard**, écrivain français.

- «*Si la gloire apporte l'argent, j'attends la gloire; si la gloire n'apporte pas l'argent, j'attends l'argent*», **Jack London**, écrivain américain.

- «*Le succès commercial, le seul qui vaille... Les succès d'estime ne conduisent jamais leur bénéficiaire qu'aux épinards sans beurre*», **Pierre Desproges**, écrivain et comique français.

- «*Les sportifs, le temps qu'ils passent à courir, ils le passent pas à se demander pourquoi ils courent. Et après on s'étonne qu'ils soient aussi cons à l'arrivée qu'au départ*», **Coluche**, comique français.

- «*Battre des records, c'est l'idée fixe d'un véritable sportif, et il y a là comme une usurpation par le corps de cette vocation spirituelle du chrétien: se dépasser soi-même*», **François Mauriac**, écrivain français.

- «*Pratiqué avec sérieux, le sport n'a rien à voir avec le fair-play. Il déborde de jalousie haineuse, de bestialité, du mépris de toute règle, de plaisir sadique et de violence; en d'autres mots, c'est la guerre, les fusils*

en moins», **Georges Orwell**, écrivain anglais.

- «*La gloire auprès du peuple, voilà à quoi il faut aspirer. Rien ne vaudra jamais le regard éperdu de la charcutière qui vous a vu à la télévision*», **Jean Baudrillard**, sociologue français.

- «*Au cimetière de la gloire, il n'y a pas de concessions à perpétuité*», **Eugène Labiche**, auteur français.

- «*Le succès et la gloire ne nous griseront jamais que les tempes*», **Serge Gainsbourg**, chanteur français.

- «*Le pape est une idole à qui on lie les mains et à qui on baise les pieds*», **Voltaire**, écrivain français.

- «*L'idole se différencie en ce qu'elle est quelque chose alors que Dieu est tout*», **Ludwig Feuerbach**, philosophe allemand.



Photo: P. Bohrer

Biblio

Le sport, la gloire, les exploits et tout ce qui les accompagne, ces thèmes à la mode ont inspiré passablement d'auteurs. Si le sujet vous intéresse, voici les références de quelques ouvrages susceptibles d'étayer vos connaissances ou votre réflexion:

- **François Charton**, *Les dieux du stade: le sportif et son imaginaire*, Ed. Desclée de Brouwer, 1998. Les rituels et mythes alimentant la rage des sportifs de se dépasser.

- **Jean-Marie Brohm**, *Les shootés du stade*, Ed. Paris-Méditerranée, 1998. Abord sociologique, tout public, de la question. Les demi-dieux et l'argent vite gagné...

- **Plusieurs auteurs**, *La fièvre du dopage: du corps du sportif à l'âme du sport*, Ed. Autrement, 2000.

- **Jean-François Bourg et Jean-Jacques Gougnet**, *Economie du sport*, Ed. La Découverte, 2001. L'éthique du sport peut-elle résister à l'argent?

- **Dominic Pelletier et Léonard Prin**, *Les 100 meilleurs sites Web de sports*, Ed. Québecor, 2000.

JAB/P.P.
2002 Neuchâtel

POSTCODE 1

RETOUR: EREN,
case 531 2001 Neuchâtel
(sauf La Chaux-de-Fonds)